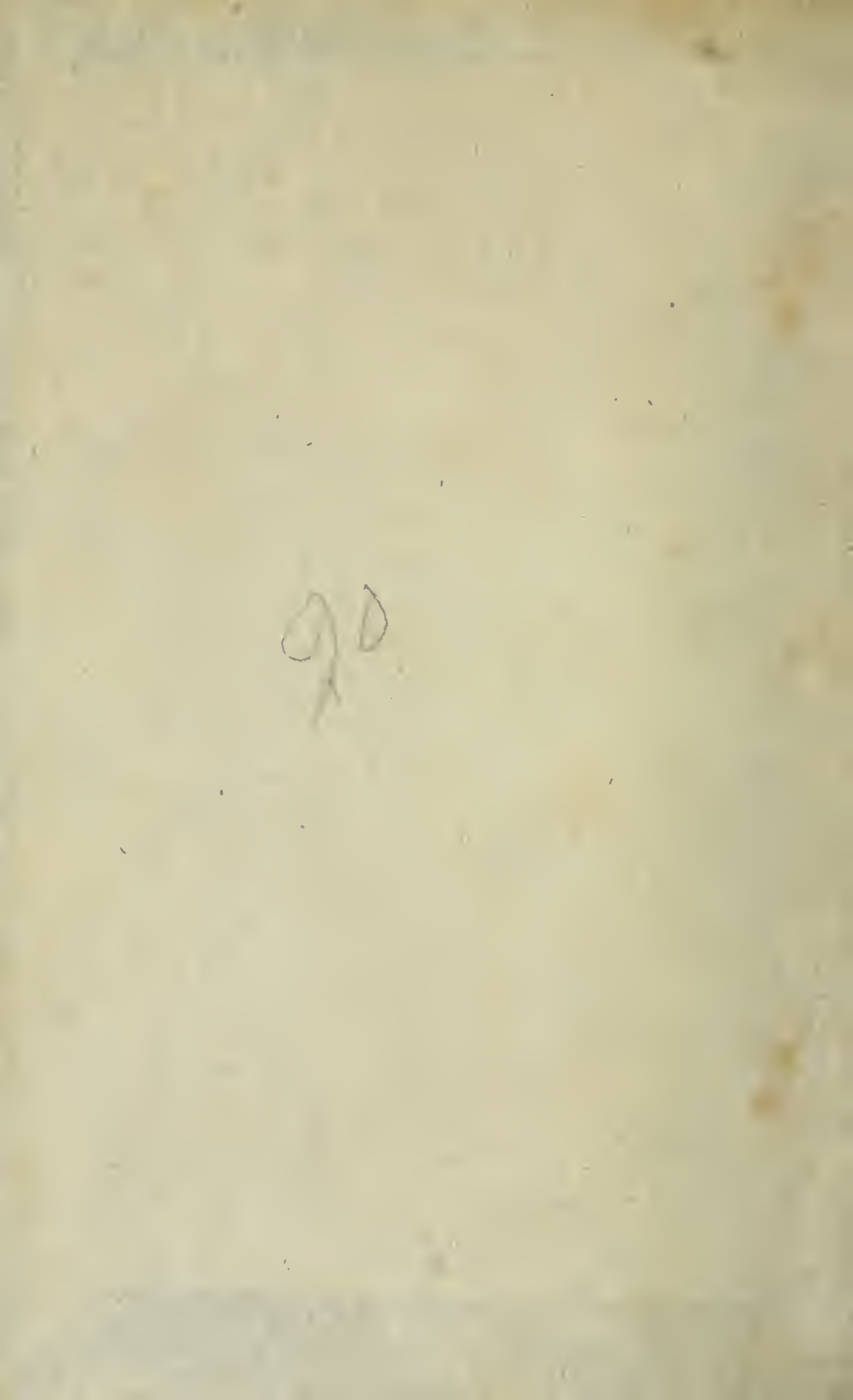




FERNAND DUPLESSIS.

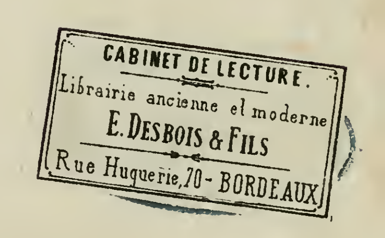
Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

FERNAND DUPLESSIS

PAR

EUGÈNE SUE.

4



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1854

I

I

Albine à Hermance.

5 novembre 1828.

Mon amie, il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire; je ne me reconnais plus : ce changement est-il heureux, est-il malheureux? Je l'ignore : voilà pourquoi, de



jour en jour, je remettais à continuer cette lettre, commencée depuis plus d'un mois.

Je voulais te dire exactement où j'en suis, ce que je regrette, ce que je désire; espérant être éclairée moi-même, et par moi-même, sur la bonne ou mauvaise influence de la transformation dont je parle; mais je ne suis pas éclairée du tout; peut-être en sera-t-il encore ainsi dans quinze jours, dans un mois; je préfère donc t'écrire aujourd'hui.

Tu le sais, je n'étais pas un *salpêtre*, comme nous le disions à la pension, mais je ne manquais pas d'activité, d'esprit; j'aimais

beaucoup à lire, à faire de la musique, à m'occuper; mon imagination, toujours éveillée, allait de ci, de là, un peu à l'aventure; enfin n'ayant jamais été gâtée, soit à la pension, soit chez ma mère, dont l'existence était fort modeste, je tenais fort peu à ce qu'on appelle les aisances de la vie; je m'arrangeais à merveille de ma petite chambre au carreau ciré et à la cheminée presque toujours veuve de feu pendant l'hiver. Tu le sais encore, loin d'être gourmande, notre grand régal se composait de pommes aussi vertes que possible, et de petits pains de seigle des plus étouffants. J'entre dans ces puérils détails, tu verras tout à l'heure pourquoi.

Le commencement de cette lettre t'a dit

l'impression d'ennui, je dirai presque d'effroi, que m'a causé la vue de ce château et de l'avenir qui m'y attendait : impression, il est vrai, quelque peu modifiée dès le lendemain, grâce à de sages réflexions et aux distractions causées par la vue d'un pays nouveau pour moi ; mais, je te l'ai dit, loin de regarder et d'accepter ma position comme heureuse et conforme à mes goûts, à mes espérances, je la subissais avec résignation, attendant impatiemment mon retour à Paris. Eh bien ! Hermance, ainsi que je te le disais au commencement de cette lettre, je ne me reconnais plus, je ne sais plus ce que je veux, mon esprit s'éteint, ma volonté s'engourdit sous l'assoupissante influence du bien-être matériel, et d'une vie monotone comme celle d'un couvent.

Oui, tout s'endort en moi, tout jusqu'à mon affection pour ceux que j'aime : cette affection, leur souvenir même ne l'éveille plus ; que te dirai-je, Hermance, je reste quelquefois une journée entière sans songer à toi, ou aux miens. — A quoi penses-tu donc ! me demanderas-tu ?

Je ne pense à rien, ou ce qui est pis, à des niaiseries égoïstes ; je pense aux fleurs nouvelles, dont M. Duplessis a fait remplir une serre nouvellement construite et attenant à mon salon ; je pense encore au dîner que je mangerai, au temps qu'il fera pour ma promenade, ou s'il fait grand vent, et qu'il tombe, comme hier, une neige précoce, je pense au confortable dont je jouis, mollement étendue sur un canapé, au coin d'un

excellent feu, en regardant la fraîche verdure de mes camélias, tandis qu'au dehors tout est brisé, hiver et froidure... Il n'est pas enfin jusqu'au morne silence de ce grand château, qui d'abord m'effrayait presque, et qui maintenant me plaît, de même que le silence plaît à qui sommeille.

Oui, je vis comme si je sommeillais toujours.

Je me déshabitue de parler, comme je me déshabitue de penser ; il me serait insupportable de recevoir des visites ; aussi ai-je supplié M. Duplessis de reculer indéfiniment la démarche que nous devions faire comme les premiers arrivants ; que dirais-je à nos voisins ?

Mon mari, durant nos promenades, s'entretient de ses affaires d'agriculture avec son régisseur, ou si nous nous arrêtons dans quelque métairie, il cause avec ses fermiers. Lorsque rarement et par hasard il m'adresse la parole, je lui réponds par monosyllabes.

Le temps le plus long que nous passons ensemble, c'est celui du déjeûner, du dîner et de la soirée. Or, à déjeûner, à dîner et dans la soirée, notre conversation se borne à peu près à un échange de paroles telles que celles-ci :

— Ma chère Albine, mangez de cela, c'est excellent ?

— Mon ami, je vous recommande ce mêts, il est exquis...

— Albine, un demi-verre de ce vieux vin ?

— Avec plaisir, mon ami.

— Ma chère Albine, sortirons-nous demain en voiture découverte ou fermée ?

— En voiture découverte, si le temps le permet.

— Vous n'avez pas eu froid à l'église, ce matin ?

— Non.

— Vous avez vérifié les comptes de l'office et du cuisinier ? Chère amie, sont-ils exacts?

— Très exacts.

— Demain, ma chère Albine, nous irons voir, si vous le voulez, un superbe taureau *Durham* qui vient de m'arriver d'Angleterre.

— Oui, mon ami.

Je n'ai pas besoin de te dire, Hermance, que les variantes de ces entretiens sont peu nombreuses ; le dîner fini, nous rentrons au salon, où nous nous plongeons chacun dans notre fauteuil ; là, appesantis par la digestion, nous sommeillons jusqu'à l'heure de la

partie de billard et du thé ; sans ma gourmandise réveillée par l'attrait des petits gâteaux du soir, j'aurais souvent beaucoup de peine à attendre dix heures ; je deviens énormément dormeuse, et c'est à grand peine que je me lève à neuf heures pour aller chaque jour à cette basse messe qui me semblait d'abord si superflue ; maintenant, au contraire, j'y assiste très régulièrement ; je ne prétendrai pas que ce soit avec une piété très fervente, mais c'est une habitude prise, et, en comptant le temps d'aller et de revenir, cela occupe toujours au moins deux bonnes heures de la journée ; puis enfin, que veux-tu, il y a dans le murmure monotone de la voix du prêtre, dans le silence et la demi-obscurité de l'église, je ne sais quoi de parfaitement en harmonie avec ma torpeur

habituelle ; tant que je suis là, je n'ai pas d'ailleurs à me donner la peine de penser, je lis ma messe, cela me suffit.

Mais, au moins, vas-tu me demander : Tu es heureuse ?

Ce que je puis d'abord te donner pour certain, chère Hermance, c'est que j'ai tellement engraissé, depuis mon séjour ici, que je ne peux plus agraffer la ceinture de mes robes ; quant à te dire si je suis heureuse, je n'en sais rien.

J'ignore si la marmotte, vivant durant tout l'hiver engourdie dans son trou, se sent heureuse.... Or, il me semble qu'en ce mo-

ment j'ai infiniment d'analogie avec la marmotte.

Et, d'ailleurs, pour désirer vivre autrement que je ne vis, il me faudrait faire des efforts d'imagination dont je ne me sens vraiment plus capable ; ma paresseuse indifférence s'étend, d'ailleurs, à tout.

Ainsi, lors des premiers jours de mon séjour ici, bien des choses dans la conduite, dans les procédés de M. Duplessis, me choquaient, me blessaient même ; maintenant je trouve qu'il est très fatigant de se gêner, et de plus, parfaitement inutile de se choquer de quoi que ce soit.

Mon mari ne m'inspire ni affection, ni

éloignement, *il m'est égal* ; son caractère est d'autant plus facile, que je dis toujours comme lui ; je fais ce qu'il veut, sa santé s'améliore ; chaque matin, avant mon départ pour la messe, je lui porte moi-même son lait d'ânesse ; je veille à ce qu'il soit toujours pourvu de fine flanelle anglaise, je lui rappelle l'heure à laquelle il doit prendre ses potions, je compte chaque semaine avec notre maître d'hôtel et notre cuisinier, je visite souvent la lingerie, je fais honneur aux œufs, aux volailles et à la crême des fermes de M. Duplessis. Il tient fidèlement sa promesse de ne pas mettre, la nuit, les pieds dans ma chambre, car ma répugnance et mon aversion pour lui, au point de vue *de l'heure du berger*, est, et sera toujours insurmontable ; il s'ingénie, je dois lui rendre

cette justice, à chercher tout ce qui peut augmenter les jouissances matérielles de ma vie; enfin, chère amie, je vais te confondre en te citant quelques mots échangés avant-hier entre M. Duplessis et moi, pendant notre partie de billard: nous n'avions de longtemps fait un pareil effort de conversation.

— Eh bien! Albine, — m'a-t-il dit, — à quand notre retour à Paris?

— Quand vous voudrez, mon ami.

— Et si je ne le voulais pas?

— Comme il vous plaira.

— Ainsi, chère Albine, vous consentiriez à passer l'hiver ici ?

— Cela me serait égal...

— Vraiment?

— Vraiment !

— Ma chère, vous souvenez-vous de ce que je vous disais il y a six semaines?

— Quoi ?

— Qu'un jour prochain viendrait où vous goûteriez tellement le charme de notre vie

paisible, que vous n'en voudriez plus d'autre.

— Maintenant que le *pli* est pris, comme on dit, tout changement d'habitude, je l'avoue, me serait désagréable.

Et je parlais sincèrement.

Oui, Hermance... le pli est pris! A quoi bon changer maintenant, qu'y gagnerais je ?

— Mais, malheureuse Albine! vas-tu t'écrier,— tu te laisses engourdir, apesantir... et, passe-moi la crudité du terme, tu te laisses *abrutir* par de grossières satisfactions.

Ta comparaison est juste, tu vis comme la marmotte assoupie dans son trou... Mais pendant que tu engraisses, ton intelligence s'éteint, ton cœur cesse de battre, l'indifférence te glace ; tu te lèves, tu te couches, tu vas, tu viens, tu pries, tu manges, tu digères, tu dors ; ton corps vit, mais ton âme meurt. Pauvre Albine !

Tu as raison, Hermance ! Mais à quoi bon vivre par l'intelligence, par le cœur et par l'âme ?

Je vivais par l'âme, lorsque je faisais des rêves insensés sur le mariage, selon mes vœux.

Je vivais par l'âme, lorsque, écoutant mes

scrupules et mes pressentiments peut-être, je refusais la main de M. Duplessis, parce que *cela m'était égal de l'épouser, et que je n'avais pas envie de l'embrasser.*

Voyons maintenant, dis ! que lui ai-je dû, à cette vie de l'âme ?

Des larmes, des angoisses, des désespoirs... sans compter les yeux rougis et les traits tirés...

Aujourd'hui, au contraire, que mon âme dort et que mon corps vit seul, je suis calme, reposée, fraîche, je souris toujours sans trop savoir pourquoi, et j'engraisse...

Et pour Dieu, Hermance, ne va pas croire

que je raille tristement! qu'il y ait la moindre amertume dans ce que je t'écris; non, non, je parle sincèrement; et à cette heure où, en t'écrivant, je suis forcée de penser (ce n'est pas sans peine, je te le jure), je suis tentée de prendre en singulière pitié mes hallucinations de jeune fille, de reconnaître la justesse de ce que me disaient mon père et ma mère, en combattant les appréhensions que me causait parfois ce mariage avec M. Duplessis, et il se pourrait très bien que celui-ci ait raison lorsqu'il me dit :

« — Albine, croyez-moi, rien de plus « creux et de plus vain que les plaisirs du « monde. »

Et, au fait! Hermance, j'aurais les plus élégantes toilettes de Paris.

Après?

J'aurais ma loge à l'Opéra et aux Italiens.

Après??

Je serais la reine de toutes les fêtes!

Après???

De tout cela, que me resterait-il, lorsque, sortant du bal, je rentrerais chez moi au jour naissant, brisée de fatigue, affamée, mais n'osant manger, de peur de perdre ma fine taille? J'aurais eu, diras-tu, le plaisir d'assister à une fête brillante, d'entendre de

bonne musique, de voir le ballet à la mode, soit ; mais ce plaisir, par combien de soins, de soucis, l'aurais-je acheté ? Que de longues séances avec les couturières ! Quelles angoisses ! lorsque le coiffeur ou une toilette impatiemment attendue n'arrivent pas ? Et si la robe va mal ? et si la coiffure est disgracieuse ? et si d'autres femmes vous écrasent par leur élégance ou leur luxe, que de dépit ! que d'humiliations ! quelle amertume en rentrant chez soi !

Avoue-le, Hermance, l'existence que je mène ici est mille fois préférable à cet enfer ?

Mais, diras-tu : — il y a autre chose que

ces extrémités, il y a un milieu entre une solitude abrutissante et une vie de dissipation folle et stérile.

Je te comprends, Hermance, il y aurait peut-être *cette fête de ma jeunesse,* ce rêve insensé que je poursuivais autrefois. Soit, supposons que ce soit une réalité, admettons que de telles unions puissent exister pour l'ineffable bonheur de ceux qui les connaissent. Est-ce qu'il m'est seulement permis de songer à cela?

Est-ce que je ne suis pas liée pour toujours à mon seigneur et maître?

Va, mon amie, je commence à le croire,

dans certaines circonstances, le cœur et l'intelligence sont nos perditions; et si je ne sentais de jour en jour le sentiment s'engourdir en moi, je tâcherais de l'anéantir.

Et cependant, ma chère Hermance, je termine la seconde partie de cette lettre comme je l'ai commencée.

Cette transformation qui s'opère en moi est-elle un bien, est-elle un mal?

S'il ne s'agissait que du présent, cette question je ne te la ferais pas; car, je te le répète, du présent je suis aussi satisfaite que

peut l'être la marmotte; *mais je n'ai que dix-huit ans,* qu'adviendra-t-il de tout cela?

. . . .

Adieu, mon amie, j'irai demain matin seule à la messe, à pied, pour mettre cette lettre à la poste...

C'est étrange, je croyais avoir à t'écrire des volumes; je me réjouissais de ma découverte de cette boîte aux lettres, sur la route de l'église, et depuis plus de six semaines que nous nous sommes quittées, voici tout ce que je trouve à t'écrire. C'est qu'aussi je deviens si paresseuse!!!

Ne me réponds pas, jusqu'à ce que j'aie

avisé au moyen de recevoir ta lettre ; j'avais à cœur de te tenir au courant de tout, toi qui m'as toujours témoigné l'intérêt de la sœur la plus tendre.

Je t'embrasse.

A. D.


II

II

Je continuerai, selon la nécessité des faits, de joindre ici les différentes lettres d'Albine, et je poursuis la transcription de mon journal :

Novembre 1828.

Avant-hier j'ai demandé à Albine si elle voulait retourner à Paris ; elle m'a répondu :

-- Comme il vous plaira.

— Et s'il ne me plaisait pas d'y revenir, — ai-je repris, — vous passeriez donc l'hiver à la Riballière ?

— Parfaitement, — m'a-t-elle répondu ; — j'ai maintenant l'habitude de la vie que nous menons ici, un changement me serait désagréable.

Enfin, mon bonheur est désormais assuré, le but que je poursuivais est atteint.

Et ce succès, l'ai-je acheté au prix du bonheur de ma femme? Loin de là! elle se trouve au contraire très heureuse, elle ne demande rien davantage.

D'ailleurs, que pourrait-elle désirer? J'ai développé chez elle à son plus haut degré le goût du bien-être et du calme nonchalant que donne la solitude; j'ai encouragé en elle d'inoffensives sensualités, telles que l'amour des fleurs et la friandise, véritables péchés de nonnette, dont le correctif est une dévotion presque machinale; car, dans ses pratiques, Albine ne voit qu'une manière

de tuer le temps, et c'est tout ce que je veux.

Un sentiment religieux plus spiritualisé eût peut-être jeté ma femme dans un de ces mysticismes ardents qui grandissent dans l'isolement. Or, le mysticisme engendre presque toujours d'émouvantes pensées d'amour, d'amour céleste, il est vrai ; mais enfin le cœur qui les ressent s'agite, se trouble, s'enflamme souvent, comme s'il s'agissait d'une passion terrestre. Et, dans cet état de dangereuse exaltation, il peut prendre aisément le change sur une créature.

Mais je n'ai rien à redouter de pareil avec Albine ; certes elle n'était pas douée d'une

grande vivacité d'esprit, mais plus elle s'habitue à notre manière de vivre, plus son sang s'épaissit, plus sa volonté s'atrophie, plus sa nonchalante subordination à mes moindres désirs devient complète ; c'est si facile, si commode de confier à un autre le soin de penser, de vouloir pour nous !

Je ne sais quel politique... a dit — « que « le meilleur moyen d'asservir les peuples, « et de leur ôter la moindre velléité de cri- « tique ou de révolte, était de les abrutir par « la superstition, et de les assoupir dans une « certaine satisfaction des appétits maté- « riels. »

Au point de vue de la *royauté conjugale*,

notre femme est notre sujet, *notre peuple* à nous autres maris. Aussi je crois la susdite méthode excellente, et je la pratique.

Je défie qui que ce soit d'être plus heureux que moi, ma santé revient; l'agriculture, l'amélioration de mes terres est maintenant pour moi une véritable passion de jeune homme; mon intelligence progresse d'une façon surprenante, dans toutes les branches de connaissances nouvelles qu'il me faut acquérir afin de joindre la théorie à l'application; ma femme est ce qu'il fallait qu'elle fût, pour mon bonheur et ma sécurité; elle me soigne à ravir, parle peu, m'écoute sans m'interrompre, surveille ma maison et offre toujours à ma vue un aimable et gracieux ensemble, suffisant à reposer agréablement

nos yeux, mais pas assez désirable pour donner jamais la moindre velléité de me départir de la prudente et glaciale réserve que je me suis imposée.

Novembre 1828.

Je commence à douter de l'utilité de ce journal, tant la vie d'Albine est transparente.

Je n'ai pas encore trouvé à consigner ici une remarque, un acte qui ait donné lieu, je ne dirai pas à un soupçon sur elle, mais qui ait provoqué chez moi la plus légère surprise et m'ait amené à dire :

— Pourquoi a-t-elle dit ceci? ou a-t-elle fait cela?

Il en est de même de ma précaution d'avoir donné à Albine une femme de chambre de ma main.

Madame Claude, que j'ai souvent interrogée, confirme de tous points ma créance.

« — Je ne puis rien apprendre à monsieur
« qu'il ne sache aussi bien que moi, — me
« disait-elle, dernièrement ; — en rentrant
« le soir, madame est à moitié endormie, et
« me dit : — Vite, chère madame Claude,
« déshabillez-moi, je meurs de sommeil ; —
« et à peine a-t-elle sa tête sur l'oreiller...

« qu'elle s'endort comme une bienheureuse.
« Le matin, quand je viens éveiller madame,
« ses premiers mots sont : — Comment!
« déjà neuf heures! déjà quitter mon lit où
« je suis si bien? — Et le soir, quand ma-
« dame s'habille pour dîner : — Dépêchons-
« nous, madame Claude, la promenade m'a
« donné un appétit dévorant. — Voilà à peu
« près à quoi se bornent les confidences de
« madame, et je vous assure, monsieur,
« qu'elle serait bien embarrassée d'en faire
« d'autres; trois ou quatre fois la veilleuse
« de la chambre de madame s'est éteinte
« pendant la nuit, je m'en suis aperçue en ne
« voyant plus de lueur sous la porte, je me
« suis levée pour aller rallumer la lampe, et
« je suis entrée dans la chambre de madame
« sans qu'elle m'entendît. Ah! monsieur,

« quelle figure paisible, quel sommeil pro-
« fond et calme, on dirait le sommeil d'un
« enfant qui toute la journée se serait har-
« rassée à courir et à jouer. Enfin, si je dis à
« madame qu'elle doit se trouver bien heu-
« reuse ici. — Heureuse comme quel-
« qu'un qui dort de son meilleur sommeil,
« ma chère madame Claude, — me répond-
« elle.

. . . .

Albine a raison, elle dort, et plus le sommeil se prolonge, plus il devient profond.

. . . .

Novembre 1828.

Je note ici pour mémoire un fait des plus insignifiants ; mais les faits sont si rares, que les moindres me frappent.

Je note, dis-je, qu'hier Albine, à ce que m'a dit madame Claude, au lieu d'aller à la messe en voiture, quoique le temps fût incertain, y est allée à pied, et elle n'a pas attendu le valet de pied qui ordinairement l'accompagne.

Ce soir, à dîner, j'ai dit à ma femme, sans paraître attacher la moindre importance à cette question :

— Etes-vous allée hier à la messe à pied ou en voiture, chère amie ?

— A pied.

— Et qui vous a suivie ? Ce paresseux de Joseph ?

— Personne... ne m'a suivie, mon ami.

— Par quel hasard ?

— Quand je suis descendue, il ne se trouvait aucun domestique sous le vestibule...;je n'ai pas voulu prendre la peine de remonter chez moi et de faire demander quelqu'un, je suis partie seule.

— Voyez-vous la paresseuse,— ai-je dit en souriant. — Mais une autre fois, chère amie, ne sortez pas ainsi seule, c'est imprudent ; le chemin est isolé, d'ici au village ; vous pourriez rencontrer un homme ivre, un chien méchant, que sais-je, et vous auriez une peur horrible.

— Vous avez raison, mon ami ; il est plus prudent de sortir accompagnée.

La réponse d'Albine, son maintien, son accent, tout a été empreint d'une telle sincérité, que je n'aurais pas noté ce fait puéril sans la véritable *disette* où je suis d'observations plus importantes.

Après tout, il est bon de ne rien omettre ;

souvent il vient un jour où les remarques, en apparence insignifiantes, acquièrent de la gravité.

. . . .

8 *décembre* 1828.

L'incident de la sortie d'Albine n'a eu, comme je m'y attendais, aucun résultat; chaque fois qu'elle est allée à la messe à pied elle s'est fait accompagner comme de coutume.

. . . .

Janvier 1829.

Rien, calme plat. Bonheur parfait.

J'aurais pu depuis un mois écrire ces mots chaque jour.

Albine engraisse à vue d'œil ; cela commence à nuire à l'élégance de sa taille ; il ne manquait plus que cela à ma femme pour la *parfaire* (au point de vue dont je considère le mariage), car j'ai toujours eu horreur des grosses femmes.

Du reste, Albine est toujours à merveille pour moi ; je commence à sentir combien elle me manquerait, moins sans doute à cause de ce qu'elle est, qu'à cause de ses vertus négatives.

Que je suis heureux, mon Dieu! que je suis heureux!... si heureux que je voudrais pouvoir reporter sur quelqu'un ma reconnaissance de tant de félicité ; mais bien que ma modestie en souffre, je suis obligé de me rendre grâces à moi-même d'avoir si intelligemment préparé et assuré mon avenir.

. . . .

25 *février.*

Calme plat, bonheur continu, mais grand évènement pour le pays de Lilliput!

J'ai reçu hier la visite de notre préfet, actuellement en tournée électorale.

Je ne mentionnerais pas ici quelque chose d'aussi insignifiant que la visite d'un préfet, si je n'avais pas éprouvé une assez grande surprise, et, il faut l'avouer, une remémorance pénible, en reconnaissant dans ce préfet M. de Sainte-Marie, qui, autrefois secrétaire du ministre de l'intérieur, s'était montré

si empressé, si obligeant au sujet de la nomination de ce pauvre Hyacinthe comme sous-chef de bureau.

Je l'avoue, lorsque malgré moi mon souvenir se reporte vers cette angélique créature, à qui j'ai porté un coup si fatal et si précoce, j'éprouve un douloureux serrement de cœur, seul ressentiment pénible que je connaisse peut-être au milieu de la félicité dont je jouis.

M. de Sainte-Marie, ayant appris que j'habitais depuis quelque temps la Riballière, a un peu dévié de sa route, pour venir, m'a-t-il dit se rappeler à la mémoire d'une ancienne connaissance, et se mettre à mes ordres s'il

pouvait m'être bon à quelque chose, et autres urbanités.

Albine à l'annonce de la visite du préfet, s'était enfuie chez elle, me suppliant de lui épargner la *corvée* de recevoir ce fonctionnaire; elle a de plus en plus l'horreur du monde, à ce point qu'elle m'a demandé instamment de remettre indéfiniment nos visites d'arrivée à quelques voisins. Au risque de passer pour impoli, j'ai accédé de grand cœur au désir de ma femme : pour recevoir et pour aller chez les autres il me faudrait changer quelque peu mes habitudes, et porter atteinte à ce divin *sans gêne* qui n'est possible qu'entre soi et sa femme.

J'ai donc excusé madame Duplessis au-

près de notre préfet, la disant un peu indisposée, etc.

J'ai trouvé M. de Sainte-Marie toujours des plus courtois ; sa tournée électorale nous a conduit nécessairement à parler politique ; il est d'une violence d'opinions naturelle... à tout fonctionnaire dévoué à son gouvernement. Ne doutant pas que je fusse de son bord, en mon ex-qualité de page et de garde-du-corps du roi, notre préfet s'est livré à moi à cœur ouvert. Sans partager en tout l'exaltation des *ultras*, je suis convaincu qu'il n'y a rien de préférable à la monarchie légitime dont nous jouissons, et j'ai partagé l'indignation de M. de Sainte-Marie, lorsqu'il m'a appris que les libéraux s'agitaient, que les sociétés secrètes, et entre autres celles des

Carbonari et des *Droits de l'Homme*, composées de républicains, prenaient un dangereux accroissement, qu'elles avaient partout des ramifications, et que l'on craignait même quelques nouveaux mouvements à Paris, à Lyon, et dans quelques autres grandes villes. Mais heureusement m'a dit M. de Sainte-Marie, le gouvernement veille, et sa fermeté égalera sa vigilance dans l'intérêt de tous ; car enfin, ainsi que le disait justement notre préfet : Tout se tient. La monarchie légitime, c'est surtout l'influence de la religion, et la religion n'est-ce pas le respect des mœurs ? la sauvegarde de la propriété, de tous les liens de famille ? de la sainteté du mariage ?

M. de Sainte-Marie m'a quitté en me di-

sant qu'il comptait sur moi lors des élections prochaines, comme sur l'un des propriétaires importants du département qui pouvaient et qui devaient, dans leur intérêt propre, user de toute leur influence pour soutenir et faire triompher le candidat ministériel ; les recommandations de M. de Sainte-Marie étaient tellement d'accord avec mon opinion, qu'il est parti charmé de mes promesses.

— Croyez-moi, mon cher monsieur Duplessis, — m'a-t-il dit en me quittant. — Le moment est grave, les mauvaises passions s'agitent... et de quelque masque qu'ils se couvrent, nos ennemis sont et seront toujours les *jacobins*, les *révolutionnaires*.

Resté seul, ces derniers mots : *jacobins,*

révolutionnaires, m'ont, par un singulier revirement de ma pensée, rappelé Jean Raymond et sa mère.

Où sont-ils ?

Cette charmante femme, à la fois si énergique et si douce... qu'est-elle devenue? Ah! je le sens... non, mon cœur n'est pas mort à tout jamais, car, au seul souvenir de madame Raymond, il bat pour elle comme autrefois... comme il y a près de onze ans lorsque, adolescent, je l'ai vue pour la première fois.

Onze ans... quel changement ces années ont dû apporter dans ses traits, jadis en-

chanteurs... Quel bonheur pour moi de l'a voir vue dans toute l'éclatante maturité de sa beauté, et d'être resté sous cette impression qui durera toujours.

. . . .

15 *avril* 1829.

Depuis près de deux mois je n'avais pas ajouté une page, un seul mot à ce journal; à quoi bon écrire chaque jour :

Sécurité, bonheur, santé renaissante?

Mais, décidément, je suis un peu trop

heureux. Albine dépasse mes espérances... Elle finit par exagérer ces qualités négatives, dont je m'étais d'abord si vivement félicité...

J'avais désiré et d'abord trouvé en elle une femme douce, calme, sans volonté, parlant peu, pensant moins encore... Je ne demandais ni plus ni moins... Malheureusement, j'ai moins... Oui, je commence à m'apercevoir que ma femme devient une automate, une véritable machine, qui se meut pour aller à la messe, pour regarder ses fleurs, pour déjeûner, se promener, dîner, faire sa partie de billard le soir, et se coucher ponctuellement à dix heures, pour dormir comme une souche jusqu'au lende-

main, et recommencer de plus belle cette vie automatique.

Il me devient de plus en plus difficile d'arracher une parole à Albine ; j'aurais eu horreur d'une femme bavarde. mais, d'honneur, je ne sais vraiment pas, maintenant, si une femme muette et sotte n'est pas plus insupportable encore !

Au moins, dans les premiers temps, Albine ne se bornait pas à m'écouter, impassible comme une statue : çà et là une question ou une remarque me prouvait qu'elle suivait l'entretien avec un certain intérêt ; à présent, rien ! un silence morne, je dirais presque stupide ; elle joint à cela une apathie

toujours croissante ; elle devient insouciante de tout et de tous : elle a reçu déjà deux lettres de sa mère, et depuis deux mois, malgré mes instances, elle remet de jour en jour sa réponse, sous ce beau prétexte : — que c'est ennuyeux d'écrire.

L'engourdissement de son intelligence finira, si je n'y mets ordre, par aboutir à l'idiotisme ; du reste, elle continue d'engraisser, et paraît on ne peut plus heureuse et satisfaite de l'apathie où elle se plonge de jour en jour davantage ; exemple : avant-hier, je lui fais une question, elle ne me répond rien ; j'insiste, rien encore.

— Albine, — lui dis-je en lui touchant le

bras, — vous ne m'écoutez donc pas ? A quoi pensez-vous donc ?

— A rien.

— Comment ! vous restez ainsi là sans penser à rien ?

— Mais, oui, — me répondit-elle d'un air satisfait, et souriant de ce sourire niais qui maintenant semble stéréotypé sur ses lèvres ; — mais, oui, cela m'arrive très souvent de ne penser à rien du tout.

— Et de cette apathie vous n'avez pas de honte ?

— Cela m'est égal.

— Quoi? qui est-ce qui vous est égal?

— Dam... tout.

Cette réponse, accompagnée de son éternel sourire, m'impatiente tellement, que je ne puis m'empêcher de reprendre avec vivacité :

— Certes, tout vous est égal, pourvu que vous ayez vos fleurs à regarder, un excellent dîner à manger, et une bonne voiture pour vous promener.

— Dam... oui, — reprit-elle en étouffant un bâillement.

— Je suppose cependant, — m'écriai-je, — que malgré votre belle indifférence, si je tombais malade, gravement malade, cela ne vous serait pas égal? Eh bien! vous restez muette, comment dois-je interpréter votre silence?... »

Je n'eus pas besoin de répéter cette question, Albine renversa mollement sa tête en arrière; elle s'était endormie dans son fauteuil.

Évidemment, son sang s'allourdit par trop; elle a bientôt dix-neuf ans, une forte santé, elle mange beaucoup, ne pense à rien, n'ouvre pas un livre, ne fait aucun exercice, car maintenant il est impossible

de la décider à marcher à pied, même pour aller à l'église ; et que je sois damné si ces messes-là profitent à son salut, car, sous prétexte de fermer les yeux pour se recueillir, elle sommeille le plus souvent à l'église. Dimanche encore, je me suis aperçu, à la fin de l'office, qu'elle avait tenu jusque-là son livre à l'envers.

Non, non, un tel engourdissement n'est pas naturel, cela tourne à la maladie. Il faudra que j'écrive à mon médecin pour le consulter à ce sujet. Du reste, si c'est une maladie, elle n'affecte guère la fraîcheur et la santé d'Albine. Son embonpoint va toujours croissant, sans déformer encore sa taille, et elle a un teint si éblouissant, les lèvres si vermeilles, les joues si roses, que...

Eh bien! oui, pourquoi ne pas me l'avouer à moi-même, malgré mon horreur des blondes et des grosses femmes, je sens quelquefois, à mesure que ma santé revient, le désir d'entrer un soir dans la chambre à coucher de ma femme. Est-ce la solitude, le défaut de comparaison qui me donne ces dangereuses velléités de renoncer à ma réserve, cependant si sage et si prudente?

Non, non, pas d'irréparable folie; si le diable me tente jamais trop, ce que je suis loin d'espérer, il y a de jolies filles au bourg de Chambly, et mon valet de chambre est un homme adroit et discret.

. . . .



III



III

III

Suite du journal. — Avril 1829.

Me serais-je donc trompé dans ma manière d'envisager le mariage, surtout au point de vue d'une vie retirée comme celle que je mène, et dont je suis de plus en plus satisfait?

Au lieu de chercher à engourdir l'esprit et le corps de ma femme dans les pratiques de la dévotion, au lieu de me montrer envers elle d'une froideur glaciale, n'aurais-je pas dû plutôt la traiter comme une maîtresse? stimuler son imagination, son esprit...

Oui, oui; et alors, à l'heure où j'écris ceci, au lieu d'éprouver pour ma femme des velléités de désir qui me surprennent, et auxquelles je saurai résister, j'éprouverais certainement de la satiété. Or, une fois le cœur et les sens éveillés chez une femme... de quoi n'est-elle pas capable lorsqu'elle s'aperçoit qu'on est las d'elle.... Non, non, mieux vaut encore qu'Albine soit telle qu'elle est.

Les meilleures choses ont leurs inconvénients, il n'est pas de bonheur égal et parfait; que sont, après tout, les petits dépits, les légères impatiences que me cause la torpeur d'Albine, auprès de ces terribles scènes de ménage dont j'ai été si souvent témoin ou acteur durant ma vie de garçon; Albine est une excellente créature, et, en fin de compte, le tort de la pauvre femme est de m'avoir trop obéi, d'avoir trop cédé aux influences dont je l'entourais.

Allons, rien n'est désespéré, c'est à moi de la sortir un peu de son engourdissement, de réveiller légèrement son esprit, de la ramener enfin au point où elle était avant d'avoir, ainsi que je l'ai dit tout-à-l'heure, exagéré ses qualités négatives; et puis enfin je

l'obligerai à marcher beaucoup, et lui ferai observer un régime plus sobre.

Combien il est utile d'écrire ses pensées ! de les voir, pour ainsi dire, matériellement se dérouler sous la plume ! Il semble alors qu'elles s'éclairent, se précisent davantage, et qu'on distingue plus lucidement le vrai du faux. Ainsi, en commençant cette page, j'étais irrité, presque découragé ; tandis que je la termine avec un profond sentiment d'espérance.

. . . .

20 avril 1829.

Malgré mes résolutions de froideur, cédant

ce soir à je ne sais quel fatal entraînement causé sans doute par ce maudit vieux vin de Bourgogne, j'ai reconduit d'abord Albine chez elle, et me suis un instant éloigné ; puis, revenant à sa porte, j'ai frappé, elle m'a ouvert en toute confiance ; après quelques instants d'entretien, j'ai voulu l'embrasser ; alors, sortant de son insouciance habituelle, elle s'est vivement éloignée de moi ; j'ai voulu me rapprocher d'elle, mais elle s'est écriée d'un air indigné, en saisissant le cordon de la sonnette :

— Ne m'approchez pas... ou je sonne madame Claude...

Puis elle a ajouté avec un accent d'amer

reproche et toute frémissante de colère :

— Sont-ce là vos promesses ? Sortez, monsieur, sortez de chez moi... Et prenez garde, ne me rappelez jamais des souvenirs qui me feraient vous prendre en aversion...

L'accent d'Albine était si sincère, sa physionomie, ordinairement d'une timidité si apathique, témoignait d'une telle résolution que, craignant un scandale ridicule, car elle n'abandonnait pas le cordon de la sonnette, je quittai l'appartement.

Cette leçon me sera profitable. La répugnance d'Albine me sauvera malgré moi, si j'étais assez insensé pour céder encore une fois à une pareille effervescence.

Et pourtant qu'Albine m'a paru belle ce soir... lorsqu'elle s'est redressée fière, courroucée, l'œil étincelant, la narine ouverte, la joue empourprée... le sein palpitant.

C'est ma femme, pourtant!... j'ai mes droits, je me sens redevenu jeune, à mesure que la régularité de ma vie raffermit ma santé... Je suis bien sot, après tout, de m'arrêter devant la résistance d'Albine...

Oui; mais, en admettant que je parvienne à surmonter la répugnance de ma femme, qui me dit que bientôt, à mon caprice satisfait, ne succédera pas la satiété?

Qui me dit qu'après avoir jusqu'ici réussi,

au-delà de mes espérances, à glacer le sang d'Albine, elle ne sortira pas tout autre de cette léthargie dont je l'aurai si imprudemment tirée ?

Qui me dit qu'elle ne prendra pas alors en horreur cette vie calme et solitaire qui me plaît tant, et que je suis parvenu à lui faire si bien accepter ?

Sans doute, usant de mon pouvoir conjugal, je retiendrai ma femme auprès de moi ; mais aussi que de discussions, que de tracas, que de luttes ; enfin, quel enfer, comparé au repos, à la sécurité dont j'ai joui jusqu'ici ?

Non, non, l'instinct de ma femme m'a su-

périeurement servi ; de grands malheurs seraient un jour survenus peut-être, si elle eût partagé mon entraînement.

Encore une fois, si le diable me tente trop, j'ai une petite métairie vacante sur les confins de Chambly, qui me pourra servir à merveille de *petite maison.*

Que ce qui est arrivé hier me serve de leçon, et je n'aurai pas à regretter un instant de folie ; il aura servi, au contraire, à raffermir ma raison en me montrant le péril.

Je suis cependant assez inquiet de savoir quel sera, demain, l'accueil d'Albine.

21 *avril* 1829.

J'ai appris ce matin, par madame Claude, qu'Albine n'était pas allée à la messe, et qu'elle avait paru agitée pendant la nuit; elle s'est cependant levée à la même heure qu'à l'ordinaire; mais, au lieu de prendre le chemin de l'église, elle s'est dirigée vers le parc, où elle s'est longtemps promenée. A son retour, elle est entrée au salon, où je l'attendais avant le déjeûner; sa physionomie avait une animation inaccoutumée; à ma vue, Albine a tressailli, une expression pénible a contracté ses traits; je suis allé à elle en lui tendant cordialement la main.

— Je vous donne ma parole d'honnête homme que vous n'aurez plus jamais à vous plaindre de moi...

— Cette parole, vous me l'aviez pourtant déjà donnée...

— Il est vrai, ma chère Albine; mais je vous jure...

— « Écoutez-moi, — me dit-elle en m'in-
« terrompant, — je vous y engage, encore
« plus dans votre intérêt que dans le mien ;
« ne renouvelez jamais la scène d'hier soir ;
« voici pourquoi : Je me suis résignée à vivre
« ici, à faire toutes vos volontés, à exister,
« pour ainsi dire, sans penser, sans réfléchir.

« Cette existence presque animale est stu-
« pide ; mais je suis tombée, grâce à vous
« peut-être, dans un tel état de torpeur, que
« je n'ai plus même la force de vouloir autre
« chose que ce qui est. Mes paroles vous
« étonnent, et moi aussi ; car, sans la vio-
» lente et douloureuse commotion d'hier
« soir, je n'aurais certes pas songé à vous
« parler ainsi. Un mot encore. *Il vous con-*
« *vient, n'est-ce pas, que je dorme toujours? Eh*
« *bien! prenez garde de me réveiller!* Car, son-
« gez-y, Monsieur, avec le réveil nous re-
« vient la réflexion, la comparaison, la con-
« science de notre dignité, le sentiment de
« nos droits. A l'anéantissement succède en-
« fin la vie. Vous entendez, Monsieur, la
« vie... avec toutes ses passions, ses volon-
« tés, ses révoltes contre ce qui est injuste,

« cruel, ou simplement très ennuyeux... Ceci
« dit par moi et compris par vous, je con-
« sens à oublier le passé, mais je vous en-
« gage, vous, à ne pas l'oublier. »

Je suis resté confondu des paroles d'Albine.

Ce peu de mots, dit d'une voix nette et ferme, ont été pour moi comme une révélation ; jamais je n'aurais cru ma femme capable de s'exprimer avec cette précision, cette autorité ; j'étais surtout à mille lieues de penser qu'elle eût conscience de la torpeur où elle vivait, et qu'elle acceptait cependant. Je dois donc doublement regretter mon stupide caprice d'hier soir. Il a peut-

être *réveillé Albine,* comme elle le dit si justement.

Pourvu maintenant qu'elle se rendorme.

Pourvu surtout, ce qui serait bien dangereux, pourvu qu'elle ne *feigne* pas de se rendormir.

Ah! maudite, maudite soit ma sottise! J'étais si heureux, si calme, si plein de sécurité...

30 *avril* 1829.

Et l'orage en grondant a passé sur ma tête.

A dit le poète... Je dis comme le poète : Al-

bine s'est *rendormie* complètement, sincèrement rendormie.

Oh! ma pénétration n'a pas été en défaut, car, pendant deux ou trois jours encore, j'ai observé en elle une vague agitation, quelques impatiences, parfois même des brusqueries de langage, dernier écho de ses ressentiments; puis peu à peu cette agitation s'est apaisée ; ses yeux, naguère irrités, étincelants, se sont voilés sous leurs paupières appesanties; ce sourire amer et contracté a fait place à un sourire d'indolente béatitude; ce sein, naguère bondissant d'émotion, paraît à cette heure aussi immobile que le marbre dont il a la dureté; en un mot, cet implacable tyran, *l'habitude*, a repris son empire sur Albine; elle est redevenue ce

qu'elle était il y a quinze jours..., et je suis redevenu, moi, l'homme heureux et tranquille d'il y a quinze jours.

Doublement heureux, car un instant je me suis cru menacé dans mon bonheur et dans mon repos.

Mai 1829.

Pauvre Albine! si elle était tombée entre les mains d'un dissipateur, combien il lui eût été facile de la ruiner!

Elle est vraiment d'une ignorance, d'une

innocence en affaires d'intérêt qui passe toutes les bornes !

Hier, j'ai eu besoin de sa signature pour vendre une partie des valeurs de sa dot ; elle a signé, sans seulement me demander ce dont il s'agissait. Heureusement pour elle, je ne suis ni un prodigue ni un fou. La mise en valeur de ma terre, la construction de mes bergeries, de mes étables-modèles, mes achats de bestiaux, mes défrichements immenses, enfin mes améliorations de toute nature, me coûtent énormément d'argent ; J'avoue même que ces dépenses dépassent mes prévisions, et que je me trouve momentanément obéré ; mais c'est un excellent placement, et, pour en être tardifs, les bénéfices n'en seront ni moins grands ni moins

certains. Du reste, mon régisseur vient de me parler d'une féculerie qui vient de s'établir dans le voisinage; il me conseille d'y placer quatre-vingts ou cent mille francs. Cela rapporterait vingt-cinq ou trente pour cent, et je couvrirais ainsi d'un côté, avec les gains, les dépenses de production que je fais pour améliorer ma terre. J'examine l'affaire, et si elle est telle qu'on me le dit, je la concluerai.

. . . .

Mon journal fut pendant quelque temps interrompu, par suite d'évènements importants auxquels Albine fut d'abord absolument étrangère.

Ces évènements ne me laissèrent pas as-

sez de liberté d'esprit pour continuer sans interruption la tâche que je m'étais imposée. Je suppléerai donc à cette lacune par le récit des faits dont j'ai parlé.

Un matin, vers les premiers jours de mai, au retour d'une tournée faite dans mes métairies, je reçus un billet conçu en ces termes :

« Monsieur,

« Il se trouve, à peu de distance de votre
« demeure et à un quart de lieue du bourg
« de Chambly, une maison en ruines et
« abandonnée.

« Soyez assez bon pour vous y rendre *seul*,

« tantôt, de trois à quatre heures, on a quel-
« que chose d'important à vous communi-
« quer, de la part d'*un ancien ami*, et peut-
« être un grand service à vous demander.

« On compte assez sur votre cœur pour
« être sûr que vous viendrez. »

L'écriture de ce billet m'était inconnue ; je demandai d'où venait cette lettre, on me répondit — « qu'un petit paysan l'avait ap-
« portée, et s'en était allé, sa commission
« lui ayant été payée d'avance. »

L'espèce de mystère dont on environnait le rendez-vous auquel on m'invitait, m'étonna et piqua ma curiosité. Je m'efforçai

vainement de deviner quel pouvait être l'auteur de cette lettre et l'objet d'une pareille entrevue.

Un moment, il me vint à la pensée que Césarine, dont je n'avais pas entendu parler depuis plus de deux ans, n'était peut-être pas étrangère à cette démarche; somme toute, j'attendis avec assez d'impatience l'après-dînée. A l'heure dite, je m'acheminai vers une ancienne métairie en démolition, qui se trouvait, en effet, à peu près à moité route entre le bourg de Chambly et la Riballière.

IV

IV

En arrivant à quelques pas du rendez-vous que l'on m'avait indiqué, j'aperçus, sous un bouquet de saules planté près des ruines, un homme assis sur une pierre, son chapeau à ses pieds; il tenait sont front appuyé sur une de ses mains, comme s'il eût été absorbé dans ses pensées. Au bruit de mes

pas, il se leva et vint au-devant de moi. C'était un homme de grande taille, âgé de cinquante à cinquante-cinq ans; ses cheveux étaient blancs, les sourcils noirs, sa figure ouverte et résolue, sa mise modeste.

— C'est à M. Fernand Duplessis que j'ai l'honneur de parler. — me dit-il.

— Oui, monsieur; et vous êtes sans doute la personne qui m'a écrit ce billet.

Et je le lui montrai.

— C'est moi, monsieur; je vais vous apprendre pourquoi je ne me suis pas présenté

chez vous et quel est l'ami dont je vous ai parlé. Cet ami... est Jean Raymond...

— Ah! tant mieux, — m'écriai-je avec une douce surprise, et heureux d'avoir enfin des nouvelles de Jean ; — vous ne pouvez, monsieur, venir à moi sous de meilleurs auspices...

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Fernand? — me dit l'inconnu après un moment de silence, en me regardant fixement.

Un vague souvenir me traversa l'esprit, en observant plus attentivement mon inter-

locuteur, mais ce souvenir était si confus qu'il fut inutile.

— Non, monsieur, — lui dis-je, — je ne crois pas vous connaître... et cependant...

— Et cependant, nous nous sommes rencontrés une fois, monsieur Fernand, il y a de cela près de onze ans.... au faubourg Saint-Antoine... chez la mère de Jean Raymond.

— Vous vous nommez Charpentier! — m'écriai-je. — C'est vous qui, à force d'audace, de sang-froid, et à l'aide de vos amis, avez arraché à l'échafaud l'oncle de Jean... Ah! je suis heureux de pouvoir serrer la main à un homme tel que vous!

Et, me rappelant le dévoûment de Charpentier, si admirable dans son héroïque simplicité, je lui pressai cordialement la main ; puis mon cœur se serra en songeant que j'avais été la cause involontaire de l'arrestation de l'oncle de Jean et de sa mère.

Charpentier, me voyant attristé, devina sans doute ma pensée, car il me dit de sa voix rude :

— Allons, monsieur Fernand, ne pensez plus à ce temps là ! le mal est réparé... Vous aviez jasé par étourderie de jeunesse, sans penser à mal ; depuis longtemps Jean vous a pardonné.

— Un de nos amis d'enfance, à Jean et à

moi, Hyacinthe Durand, m'avait dit aussi que Raymond ne conservait aucun ressentiment à mon égard... Malheureusement, Hyacinthe est mort, — dis-je avec un nouveau serrement de cœur, — et lui seul aurait pu me remettre en rapport avec Jean ; mais après la mort de notre ami, j'ai voyagé; puis je me suis marié, et je n'ai eu aucune nouvelle de Jean. Merci donc doublement à vous, monsieur Charpentier, car vous allez me parler du meilleur ami de mon enfance, et si mon espoir n'est pas déçu, vous allez me dire quel service je puis lui rendre.

— Vous pouvez le sauver... lui... et sa mère, monsieur Fernand.

— Sa mère? Que dites-vous?... Grand Dieu !,.. que leur est-il donc arrivé?

— Monsieur Fernand, — reprit Charpentier en me regardant fixement, — vous avez été page et garde-du-corps du roi... Vous êtes royaliste, ce qui prouve qu'il peut y avoir d'honnêtes gens dans tous les partis...

— Oui, monsieur Charpentier, je suis royaliste..., mais sans pousser mes opinions politiques jusqu'à l'exagération...

— Soit, monsieur Fernand. Mais enfin vous êtes royaliste... Eh bien ! donnerez-vous asile à Jean... le républicain ? Il court un danger de mort, et à cette heure il est, ainsi que sa mère et moi, traqué par la police de Charles X.

La révélation de Charpentier me causait

une douloureuse inquiétude sur le sort de Jean et de sa mère ; cependant, j'éprouvais en même temps une sorte de généreuse satisfaction à la pensée de pouvoir faire oublier le mal que j'avais fait autrefois ; aussi m'écriai-je avec entraînement:

— Monsieur Charpentier, mon ancienne amitié pour Jean me ferait déjà un devoir de chercher tous les moyens de le sauver ; vous savez quels malheurs j'ai autrefois causés par mon indiscrétion, quelles conséquences terribles ont failli en résulter...

— Bien, bien, monsieur Fernand, — me dit Charpentier en me tendant la main, dis qu'une larme brillait dans ses yeux ; Jean ne s'était pas trompé...

— Mais où est-il? que lui est-il arrivé? pourquoi sa mère et lui sont-ils poursuivis?

— Jean est chef de l'une de nos soci étés secrètes. Un grand mouvement républicain devait éclater à la fois à Paris, à Lyon, à Grenoble; à Lille et à Metz. Le complot a été éventé ou livré à la police, nos dépôts d'armes et de poudre saisis, quelques chefs de sections arrêtés, la correspondance interceptée, le tout sans éclat, pour étouffer l'importance de l'affaire; heureusement... (car ça est devenu un bonheur), heureusement Jean, huit jours auparavant la découverte du complot, avait été grièvement blessé d'un coup d'épée..,

— Pauvre Jean! Et comment cela?

— Un duel pour une querelle politique, avec un officier de la garde suisse...

— Et aujourd'hui, comment va Jean?

— Très mal. Que voulez-vous, monsieur Fernand, être obligé de fuir, de se cacher, avec une blessure en pleine poitrine et dans un état de santé qui demanderait les plus grands ménagements.

— Et madame Raymond! Par quelle fatalité se trouve-t-elle aussi compromise?

— Croyez-vous donc qu'elle aurait laissé son fils jouer sa tête sans jouer la sienne?

— Que dites-vous ? madame Raymond connaissait la conspiration ?

— Elle en était l'âme ! oui, elle, avec sa voix douce et sa figure angélique ! On se concertait chez elle ; elle donnait tout ce qu'elle pouvait pour acheter de la poudre et des armes, elle exaltait les tièdes, modérait les emportés, apaisait les divisions ; nous ralliant toujours à la sainteté de notre cause, disant qu'ils ne sont pas dignes de combattre pour la liberté, ceux-là qui ne se montrent pas grands par le cœur, l'abnégation, le dévoûment.

— Ah ! je l'avais bien jugée ! c'est une femme de l'ancienne Rome ! — m'écriai-je, —

et par quel hasard a-t-elle échappé aux poursuites?

— Lorsque Jean a reçu son coup d'épée, le médecin a dit que les suites de la blessure pouvaient devenir très dangereuses si le malade ne restait pas dans un repos de corps et d'esprit absolu; alors madame Raymond a emmené son fils à Sceaux pour le soigner, ne disant à personne, sauf à moi, où elle et Jean se retiraient; sans cela, nos amis seraient venus le voir, on aurait parlé de la prochaine prise d'armes, cela eût trop agité Jean. Aussi vous le dirai-je, cette blessure a été un bonheur, car lorsque la police a fait sa descente au faubourg Antoine, chez madame Raymond, on n'a trouvé personne, mais l'on a saisi des papiers, des armes, des

munitions... Instruit de cela par un de nos hommes, je loue un cheval, je pars bride abattue, en une demie-heure j'arrive à Sceaux, j'apprends tout à Jean et à sa mère; la diligence d'Orléans passait à sept heures du soir à Bourg-la-Reine. Je décide madame Raymond à partir avec Jean, quoique faible encore; par bonheur, nous trouvons des places dans la diligence; le lendemain matin, nous arrivons au dernier relais avant Orléans; là, nous descendons, et laissons, par calcul, repartir la diligence; car nous n'avions pas de passeport, et arrivés dans une ville on nous les eût demandés.

— Et alors qu'avez-vous fait?

— Jean souffrait horriblement par suite

des fatigues de la route. Nous entrons dans une auberge, disant que nous venons de manquer la diligence. Nous prenons une chambre ; madame Raymond panse la blessure de son fils, puis nous nous consultons. Retourner à Paris, c'était tout risquer. Nos amis, chez qui nous aurions pu chercher un asile, étaient ou arrêtés ou soupçonnés. Cependant, Jean parla de se livrer, afin d'aller partager le sort de nos frères.

— C'eût été un héroïsme inutile, — dis-je à Charpentier ; — sa mère a dû combattre cette pensée.

— « Si tu n'étais pas blessé, — a-t-elle dit « à Jean, — je serais de ton avis ; mais t'aban-

« donner maintenant que ta blessure met ta « vie en danger, me séparer de toi... car nous « n'aurions pas la même prison, cela est au- « dessus de mes forces. »

— Pauvre femme... ; et alors qu'avez-vous déidé?

— Dans la chambre où nous étions se trouvait, par hasard, une carte de France accrochée à la boiserie. Jean, qui était étendu sur le lit et tâchait de sourire pour nous rassurer, me pria de détacher cette carte, et nous voilà cherchant quel itinéraire nous pourrions suivre. Au bout de quelques instants, Jean nous dit en nous indiquant cette ville sur la carte : « *Châteauroux* ;... mais c'est près de là

« que se trouve le château de Fernand, au « fond du Berry, un endroit isolé... où il vit « en philosophe depuis son mariage. »

— Jean me savait donc marié ?

— Oui, monsieur Fernand, une amie de sa mère connaît une amie de la famille de votre femme ; c'est ainsi qu'il a appris, il y a quelque temps, que vous viviez ici très retiré. En entendant son fils parler de votre demeure isolée, au fond du Berrry, madame Raymond s'écria : — « Mais, j'y songe, pourquoi ne pas nous adresser à ton ami ? il a « été autrefois imprudent et indiscret comme « un enfant, mais ses regrets ont prouvé que « son cœur était bon... Il est homme d'hon-

« neur, pourquoi ne pas lui demander asile
« seulement jusqu'à ta complète guérison?

« Qu'en pensez-vous, Charpentier? »

— Dans la position où est Jean, — dis-je à sa mère, — il lui sera impossible de supporter longtemps des fatigues et des inquiétudes pareilles à celles de cette nuit, et si M. Duplsssis consentait à lui donner asile, ce serait le meilleur parti à prendre.

— Et Jean, qu'a-t-il dit à cette proposition, — demandai-je à Charpentier avec anxiété. — Il n'a pas un instant douté de moi, j'espère.

— Non... car il a repris : — « Je ne puis

« juger Fernand que par moi, et, quoiqu'il « soit royaliste, il viendrait demain me de- « mander asile, que je lui accorderais au pé- « ril de ma vie. »

—Bien, Jean ! — m'écriai-je avec émotion, je te remercie d'avoir jugé de mon cœur par le tien ; non, non, tu ne t'es pas trompé !

— Notre plan arrêté, — reprit Charpentier, — il fallait gâgner Châteauroux, autant que possible par les chemins de traverse. Madame Raymond fit venir l'aubergiste et lui dit : — que son fils était malade de la poitrine, que le mouvement et la rapidité des voitures publiques lui étaient funestes, qu'elle voudrait trouver moyen de se

rendre à petites journées du côté de Châteauroux, et qu'elle paierait bien. Quant à la voiture, peu lui importait, elle se contenterait d'une charrette, pourvu qu'elle fût couverte, et que son fils pût y être étendu à son aise. — Deux heures après, l'aubergiste nous avait trouvé une espèce de tapissière fermée, avec une banquette devant et un matelas dans le fond, attelée d'un bon cheval qui pouvait faire dix ou douze lieues par jour. Il nous conduirait d'abord tout d'une traite à quatre ou cinq lieues au-delà d'Orléans.

Le conducteur était un ancien soldat. Au bout de deux heures de conversation, je vis que nous avions affaire à un brave homme ;

il paraissait touché des soins que madame Raymond donnait à son fils. Sans mettre notre conducteur dans le secret, je lui dis que nous avions intérêt à gagner Châteauroux, autant que possible par la route la moins fréquentée. Il comprit à demi-mot, et me répondit : — « Soyez tranquille ; je con-
« nais le pays : j'ai été longtemps messager
« d'Orléans à Vierzon. En coupant au court
« par la traverse, nous éviterons presque
« toutes les villes, et nous coucherons dans
« de petits villages. » — C'est ainsi que nous sommes arrivés hier soir, à deux lieues de Châteauroux. Notre conducteur, par prudence, est allé seul dans cette ville, s'est informé où était votre château, et nous a ramené une voiture de louage qui, ce matin, nous a conduits à Chambly, sans passer par

Châteauroux, où nous avions à craindre la demande de nos passeports.

— Et Jean... avec sa blessure, comment a-t-il supporté cette longue route?...

— Tenez, monsieur Fernand, je n'ose pas le dire à madame Raymond..., mais l'état de Jean m'alarme. Deux ou trois fois j'ai vu ses lèvres teintées de sang..., et il est parvenu à cacher ces mauvais symptômes à sa mère...

— Pauvre garçon ;... la fatigue sans doute ; heureusement il est au terme de son voyage. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu directement chez moi, au lieu de me donner rendez-vous ici, monsieur Charpentier?

— A Chambly, j'ai demandé l'adresse de votre château. C'est en y allant que j'ai remarqué cette masure. Au moment d'entrer chez vous, j'ai réfléchi que si plus tard, dans l'intérêt de Jean et de sa mère, j'étais obligé de me présenter à votre demeure, il serait peut-être plus prudent que l'on ne m'y eût pas encore vu ; alors j'ai pris le parti de vous écrire et de vous donner rendez-vous dans cette masure que vous devez connaître.

— Ainsi donc, Jean et sa mère sont à Chambly, — dis-je à Charpentier, après avoir assez longuement réfléchi au meilleur parti à prendre pour sauver ces proscrits. — Les cacher à la Riballière est impossible ; il me faudrait absolument mettre des domestiques dans la confidence, et je ne suis pas assez

certain de leur discrétion pour commettre une pareille imprudence : ce serait tout risquer.

— Je comprends cela, monsieur Fernand ; mais alors, comment faire ?

— Je recevrai ouvertement Jean et sa mère comme des amis qui viennent passer chez moi quelque temps à la campagne. Seulement, ils prendront un faux nom.

— Au premier abord, monsieur Fernand, cette mesure parait imprudente ; mais, au fond, je la crois sage ; vous devez être connu comme royaliste dans le pays ; on ne viendra pas chercher chez vous des conspirateurs républicains.

— Et, bien mieux, — dis-je en interrompant Charpentier, — si madame Raymond ne répugnait pas à cette idée, et afin de détourner complètement les soupçons, elle prendrait non-seulement un nom supposé, mais un titre... comtesse ou marquise... ; et même... j'irais plus loin, — ajoutai-je en réfléchissant, — car enfin, si l'on croit que Jean a fui avec sa mère, les avis de surveillance seront donnés en conséquence...

— Sans doute, monsieur Fernand, car l'on sait que la mère et le fils ne vont guère l'un sans l'autre.

— De plus, je dois vous le dire, malgré l'isolement de ma demeure, on sait tou-

jours, à Chambly, et par Chambly à Châteauroux, ce qui se passe chez moi, soit par les domestiques qui vont au bourg, soit par les fournisseurs, enfin, par les allants et venants. Or, si le bruit se répandait, dans les environs, que M. le marquis et madame la marquise de Berteuil, accompagnés de leur fils (je dis ce nom de Berteuil comme un autre) étaient en ce moment chez M. Duplessis, où ils doivent passer quelque temps, quel rapport cela aurait-il avec madame Jean Raymond et son fils, fuyant les rigueurs de la justice? Cela ne dérouterait-il pas tous les soupçons?

— L'idée est excellente, monsieur Fer-

nand. Seulement, je ne vois pas bien qui serait le *marquis* èn question ?

— Vous, monsieur Charpentier... si madame Raymond y consentait ; n'êtes-vous pas dévoué à elle et aux siens corps et âme ?

— Et assez dévoué pour passer pour marquis si j'en avais l'air... Mais, tenez, monsieur Fernand, quoique tout ceci ne soit pas gai, je ne peux pas m'empêcher de penser que je ferais une drôle de figure... en m'entendant appeler marquis.

— Eh ! mon Dieu ! je le sais, tout ceci est très bizarre ; mais cela peut sauver Jean

sa mère et vous d'un mauvais pas, et donner à ce pauvre et brave ami le temps de se guérir. Alors nous aviserions à autre chose s'il le fallait; quant au présent, l'important est d'arracher Jean au dangers et aux fatigues de la vie d'un proscrit; c'est déjà un miracle pour lui d'avoir pu arriver sans encombre jusqu'ici. Profitons donc, et par tous les moyens possibles, de cette bonne fortune. Du reste, consultez madame Raymond, son excellent esprit et son amour pour Jean dicteront sa conduite; mais il faut se hâter, et, à mon sens, voici la marche à suivre : il est quatre heures; en vingt minutés, vous êtes à Chambly.

— Très bien!

— Vous êtes sans doute descendus à l'auberge de la Croix-Blanche?

— Oui, monsieur Fernand.

— Vous y retournez, vous faites part de mon projet à madame Raymond et à Jean... S'ils y voyaient quelque inconvénient ou quelque modification, vous revenez ici où je vous attends pendant une heure et demie, et alors nous aviserons; si, au contraire, je ne vous vois pas revenir, c'est que Jean et sa mère acceptent, et, de six à sept heures, je vais ostensiblement à Chambly chercher dans ma voiture M. le marquis et madame la marquise de Berteuil et leur fils,

et je les amène chez moi. Je me charge de motiver, aux yeux de ma femme et de mes domestiques, ce que cette arrivée inattendue pourrait avoir de singulier. Nous conviendrons d'ailleurs de nos faits avec Jean et sa mère, pendant le trajet de Chambly chez moi.

— Vous êtes un brave et bon cœur, monsieur Fernand..., — me dit Charpentier en me serrant les mains avec émotion. — Je retourne à Chambly... C'est bien convenu ! si dans une heure, une heure un quart au plus, vous ne me voyez pas revenir, c'est que madame Raymond accepte ce que vous proposez.

— Et alors, entre six et sept heures, comptez sur moi.

Et Charpentier s'éloigna rapidement.

V

V

En attendant le retour ou le non retour de l'émissaire de Jean, j'éprouvai d'abord ce fier contentement de soi que nous donne la conscience d'un devoir accompli ; je remerciais le hasard de me mettre à même de réparer en partie le mal que j'avais autrefois causé ; je me rappelais avec une émotion

mélancolique ma seule et première entrevue avec madame Raymond, cette charmante femme qui m'avait causé une si vive impression, que le temps, loin de l'effacer, l'avait profondément gravée dans mon cœur; aussi quelle joie pour moi de lui rendre, après tant d'années, un service signalé, de lui donner une preuve de cet amour qu'elle avait toujours ignoré et qu'elle devait ignorer toujours.

Ces réflexions étaient conséquentes avec la générosité de mon premier mouvement. Pris pour ainsi dire à l'improviste par la révélation de Charpentier, j'avais promis et offert mon aide, oubliant toute considération secondaire; mais, lorsqu'après le dé-

part de Charpentier, la première exaltation que m'avait inspirée le souvenir de madame Raymond s'apaisa, je réfléchis aux suites de mes engagements, c'est-à-dire au séjour de Jean et de sa mère chez moi. Je fus soudain saisi de mille appréhensions en envisageant ma position personnelle.

Nécessairement, Albine allait vivre en intimité avec madame Raymond et son fils; or, bien que je fusse aveuglé par mon candide égoïsme sur la manière de vivre que j'imposais à ma femme, bien que je la crusse vraiment la plus heureuse des créatures, je ne sais quel involontaire instinct de justice et de vérité me faisait redouter qu'une femme de l'esprit et du caractère de madame

Raymond, pût juger de la position d'Albine; puis enfin, appréhension plus inquiétante à mes yeux, Jean Raymond était jeune et beau; sa blessure, sa proscription le rendaient intéressant; je connaissais son esprit, l'élévation de son caractère, la noblesse de son cœur; ses rares qualites avaient dû augmenter avec les années. Or, quels allaient être pour mon repos, pour mon amour-propre, pour mon honneur peut-être (j'allai jusque-là), les résultats de la comparaison que ma femme ferait nécessairement entre Jean et moi?

Contraste étrange! je n'aimais pas Albine, je la croyais niaise, et aussi froide et insensible qu'une statue de marbre; je devais

donc être parfaitement tranquille et n'éprouver aucune jalousie... Et cependant, en songeant à l'intimité qui allait s'établir entre Jean et ma femme, je ressentais, non pas de la jalousie de cœur, mais des appréhensions d'amour-propre, la crainte du ridicule, dans le cas où mon ami ferait la cour à Albine. Soupçons odieux ; sans doute je calomniais Jean ; j'oubliais que la présence de sa mère, si vénérée par lui, était la plus sacrée des sauvegardes pour mon honneur ; j'oubliais surtout que Jean, généreusement accueilli par moi, comme proscrit, devait être incapable d'abuser lâchement de l'hospitalité...

Mais, hélas ! je me souvenais que moi

aussi j'avais lâchement abusé de l'intimité de Hyacinthe !

En proie à ces angoisses, j'attendis le retour de Charpentier avec une anxiété inexprimable. J'en vins bientôt à me reprocher ma générosité, mes offres à Charpentier, qui, acceptées, devaient établir entre ma femme, Jean et sa mère, cette intimité dont la pensée m'effrayait. Ce n'était pas tout : le calme, la régularité de ma vie allaient être altérés. Si parfaites que fussent la réserve et la discrétion de mes hôtes, je n'aurais plus mes aises ; il me faudrait changer mes habitudes de sommeil après dîner, il me faudrait enfin renoncer à ce *sans gêne* presque

grossier auquel je m'étais cependant si doucement accoutumé.

A mesure que ces réflexions se pressaient dans mon esprit, je croyais rêver ; je me demandais si c'était bien moi, moi Fernand Duplessis, si amoureux de mon repos et de ma sécurité, qui avais été assez fou pour me jeter de gaîté de cœur dans un pareil guêpier ? Mon aberration d'esprit, à cet endroit, me semblait inconcevable.

Un seul espoir me restait, c'était que Jean et sa mère trouveraient mon projet absurde ou périlleux ; aussi, les yeux fixés sur l'aiguille de ma montre, je suivais les progrès de l'heure avec inquiétude, prêtant l'oreille

au moindre bruit, espérant toujours voir revenir Charpentier.

Il n'en fut rien : ma montre marqua cinq heures... cinq heures et demie ; Charpentier ne reparut pas.

Plus de doute, Jean et sa mère acceptaient; il fallait me résigner aux suites de ma générosité.

Je revins à la Riballière, afin de préparer ma femme à cette visite inattendue, et donner les ordres nécessaires à la réception de mes hôtes.

Il y avait dans l'aile gauche du château

un appartement auquel j'ai fait allusion déjà, et qui, dans ma première jeunesse, m'avait servi de lieu de rendez-vous avec une de mes cousines ; cet appartement avait une issue secrète, grâce à un couloir pratiqué dans l'épaisseur du mur, et que masquait un panneau mobile. En cas de surprise ou de recherches chez moi, cette disposition pouvait être utile à Jean et à sa mère, et favoriser leur évasion. Je désignai donc ce logement pour eux ; il se composait de deux chambres à coucher, séparées par un salon et une antichambre. L'une de ces chambres devait être habitée par Charpentier, l'autre par madame Raymond. Je destinais à Jean une pièce attenante à celle de sa mère ; je chargeai madame Claude de veiller à ces

préparatifs, et de trouver dans le village une jeune fille pour le service de madame la marquise de Berteuil, « qui, choquée de « l'impertinence de sa femme de chambre, « — dis-je à madame Claude, — lui avait « donné son congé en route. » Un de mes domestiques devait servir le marquis et son fils. Je fis ensuite atteler mes chevaux. Pendant que l'on s'occupait de ce soin, je me rendis auprès d'Albine; madame Claude devait venir m'y joindre pour recevoir mes derniers ordres; je voulais qu'elle entendît ainsi ce que je dirais à ma femme, pour rendre vraisemblable cette visite inattendue. Sans ces précautions, elle eût paru singulière à mes gens, et ils auraient pu en jaser.

Je trouvai Albine étendue sur son canapé, regardant ses fleurs.

— Ma chère amie, — lui dis-je, — j'ai à vous apprendre une grande nouvelle... car l'arrivée de trois personnes de ma connaissance est une grande nouvelle pour des sauvages comme nous.

— Que voulez-vous dire ?

— M. le marquis et madame la marquise de Berteuil, anciens amis de ma grand'-mère, viennent passer quelques jours ici... Leur fils les accompagne ; c'est l'un de mes meilleurs amis.

Albine me regarda avec un étonnement profond, puis me dit d'un air contrarié :

— Comment ! ce que vous m'annoncez là est vrai ? Ce n'est pas une plaisanterie ?

— Je plaisante peu, vous le savez. Je viens donc, ma chère amie, vous prévenir très sérieusement que, dans deux heures, nos hôtes seront ici. Je vais les aller chercher à Chambly, où ils sont venus en voiture de louage depuis Châteauroux, où la diligence, je crois, les a laissés.

— Une pareille visite... vous tomber ainsi des nues..., c'est insupportable et très extraordinaire.

— Cela n'est pas du tout extraordinaire, — dis-je en insistant sur ces mots, à cause de la présence de madame Claude qui nous écoutait. — Rien de plus simple, au contraire. M. de Berteuil m'avait écrit, il y a quinze jours, pour m'annoncer sa prochaine visite, convenue depuis longtemps ; sans doute, sa lettre n'aura pas été mise à la poste ou aura été égarée, car je ne l'ai pas reçue, et le marquis, me croyant prévenu de son arrivée, m'a, ce matin, écrit de nouveau de Chambly, où il attend que je l'envoie chercher, je vais, par politesse, y aller moi-même ; j'ai dit à madame Claude de venir ici afin que vous lui donniez vos ordres, je l'ai toutefois prévenue que nos hôtes logeraient dans l'aile gauche, au second, dans

ce qu'on appelle : les chambres de tapisserie.

— Je n'ai pas d'autres ordres à donner à madame Claude, que lui recommander de tout préparer pour le mieux, — répondit Albine ; puis elle ajouta en s'adressant à sa femme de chambre : — Laissez-nous.

A peine celle-ci fut sortie qu'Albine me dit d'une voix dolente et avec un accent de reproche et de contrariété croissante :

— Mais c'est quelque chose d'horriblement ennuyeux que cette visite... des personnes que je ne connais pas? Etre obligée de faire avec elles la maîtresse de maison..., de

m'occuper d'elles... de changer mes habitudes... ; je vous assure que cela est au-dessus de mes forces...

— Pourtant, ma chère Albine...

— Vous vous arrangerez comme il vous plaira... Vous avez invité vos amis, recevez-les...

— Que dites-vous ?

— Je vous avertis que je ne sortirai pas de ma chambre.

— Mais c'est impossible...

— Je serai censée malade... Si cette excuse ne suffit pas, trouvez-en une autre... ; cela m'est égal, pourvu que j'échappe à une pareille corvée...

— Mais enfin...

— Comment ? les visites de nos voisins qui n'auraient duré qu'une heure, de temps à autre, vous ont paru, ainsi qu'à moi, si ennuyeuses, si gênantes, que vous avez tout fait pour les éviter... ; et vous engagez d'autres personnes à venir habiter ici !

— L'invitation est faite, il n'y a pas à revenir là-dessus. Quant à vous prétendre ma-

lade, c'est impossible, ma chère amie, il serait fou de songer à vous séquestrer ; tout ce que je crois possible, c'est de vous épargner pour ce soir le soin de recevoir nos hôtes ; ils seront fatigués du voyage, leur fils est fort souffrant, car il vient ici à peine convalescent d'une longue maladie ; il seront donc eux-mêmes très contents de se retirer tout de suite dans leur eppartement et de se reposer... Mais, demain, vous ne pourrez vous empêcher de leur faire les honneurs de chez vous.

Madame Claude vint me prévenir que ma voiture m'attendait ; laissant ma femme à sa vive contrariété, je me fis conduire au bourg de Chambly.

A mesure que j'approchais du moment où j'allais revoir madame Raymond, j'éprouvais une émotion singulière ; bientôt elle domina même les appréhensions de ma vague jalousie à l'égard de Jean ; je pensais avec tristesse que les années, les chagrins, devaient avoir ravi à madame Raymond la beauté qui m'avait autrefois si vivement frappé ; je m'attendais à la retrouver le visage ridé, le regard éteint, les cheveux grisonnant ; rien ne me paraissait plus pénible que de me dire : Ainsi, voilà la femme dont j'ai été si profondément épris ! la seule femme que j'aie véritablement aimée, peut-être ! la seule enfin dont le souvenir se soit conservé jusqu'ici dans mon cœur comme un type idéal de grâce sérieuse, de fermeté douce et de sa-

gesse attrayante, dons précieux, qu'aujourd'hui ma précoce maturité, mon expérience du monde, me permettent d'apprécier à leur inestimable valeur !

Enfin, l'avouerai-je ? Chose bizarre, inexplicable, n'allai-je pas jusqu'à me dire : — il est heureux pour moi que madame Raymond soit maintenant une vieille femme, car bien qu'il n'y ait plus rien de sensuel dans ce que j'éprouve pour elle, j'aurais sans doute été mis à une rude épreuve si je l'avais retrouvée belle comme autrefois.

Ces rêveries me préoccupèrent tellement que j'épouvai une sorte d'angoisse en aper-

cevant la maison où j'étais attendu par madame Raymond.

Charpentier, placé à l'une des fenêtres de l'hôtel de la *Cròix-Blanche*, guettait mon arrivée. Dès qu'il m'aperçut, il descendit, et me dit tout bas :

— C'est convenu... la marquise de Berteuil et son fils... sont là-haut.

A ce moment, le maître de l'hôtel vint me demander si je voulais faire dételer mes chevaux. Avant de lui répondre, je m'adressai à Charpentier :

— Qu'en pensez-vous, mon *cher marquis?*

lui dis-je, — ne vaudrait-il pas mieux nous mettre tout de suite en route pour la Riballière? Du reste, nous allons consulter à ce sujet madame la marquise.

Puis, me retournant vers l'hôtelier :

— Veuillez dire à mes gens de ne pas dételer?...

Et je suivis Charpentier dans la chambre occupée par madame Raymond et par son fils. Celui-ci, lorsque j'entrai, était à demi couché sur son lit, sa mère, assise à son chevet, lui parlait et me tournait le dos, de sorte que je ne pus tout d'abord l'apercevoir. Je fus presque effrayé de la pâleur et

de l'altération des traits de Jean. Je ne l'avais pas revu depuis ma sortie de Sainte-Barbe; sa taille s'était grandie, développée; son visage avait peu changé; seulement, sa figure brune et mâle était encadrée d'épais favoris noirs, qui donnaient à ses traits un caractère encore plus viril et plus résolu qu'autrefois.

Au bruit que fit la porte en se fermant, madame Raymond se retourna.

Il est des rapprochements singuliers : la première et unique fois que je l'avais vue, elle était occupée à ranger quelques papiers dans un secrétaire, et, lorsqu'elle vint à moi, j'étais resté frappé de surprise et d'admira-

tion, car je m'attendais à trouver en elle une femme à l'aspect dur et austère.

En revoyant madame Raymond onze ans après, je devais éprouver plus d'admiration, plus de stupeur encore... L'on a souvent parlé de Ninon de Lenclos et d'autres femmes célèbres qui inspiraient, à soixante ans et plus, des passions désordonnées ; j'avais toujours quelque peu douté de ces miracles, mais madame Raymond me rendit croyant ; elle devait avoir alors quarante-cinq ou quarante-six ans au moins, et elle m'apparaissait telle que je l'avais vue onze ans auparavant ; c'était toujours ce visage enchanteur, aux cheveux blonds cendrés, dont pas un n'avait blanchi ; ces grands yeux bleus à

la fois si doux et si pénétrants, ce sourire bienveillant et fin qui parfois découvrait des dents de perle, cette physionomie sérieuse comme la sagesse, sereine comme la vertu, attrayante comme la grâce ; enfin, c'était toujours cette taille svelte et accomplie, à laquelle les années avaient seulement donné un léger embonpoint.

Malgré mes vingt-neuf ans, je rougis, je me sentis troublé comme autrefois ; j'aurais peut-être trahi malgré moi mon émotion, si Jean, dès qu'il m'eut aperçu, ne s'était à demi soulevé de son lit en me tendant les bras, et se fût écrié les larmes aux yeux :

— Onze ans !... onze ans !... que je ne t'ai pas vu !

Ces mots, partis du cœur de Jean, me rappelèrent à moi-même, et me touchèrent vivement ; il songeait moins au refuge que je lui offrais qu'à la joie de me revoir ; je partageai l'émotion de mon ami, et mes yeux devinrent humides. Cet entraînement passé, je dis à madame Raymond, pour m'excuser auprès d'elle :

— Pardon, madame, mais il m'a été impossible de ne pas courir d'abord à Jean.

Madame Raymond me tendit sa main charmante, que je ne touchai pas sans tressaillir, et me dit d'une voix pénétrée :

— Je rends grâce à mon fils de m'avoir réservé le bonheur de vous dire, monsieur

Fernand, que vous êtes un vaillant cœur.

— Madame !

— Ne craignez rien, je n'abuserai pas de la reconnaissance. Il est des services dont on remercie une fois..., et dont on se souvient toujours... Maintenant, venons au fait : M. Charpentier nous a communiqué votre projet ; nous sommes de votre avis ; il est prudent et habile de changer de noms et de nous affubler de faux titres, cela déroutera les soupçons... M. Charpentier s'est vingt fois dévoué pour mon fils, pour mon frère et pour moi ; c'est l'un des hommes que j'estime le plus au monde. Je l'accepte donc parfaitement pour... *mon marquis*, — ajouta

madame Raymond avec un demi sourire. — Maintenant, monsieur Fernand..., nous partirons quand vous voudrez...

— Je suis à vos ordres, Madame, — lui dis-je; — et, m'adressant à Jean : — Au moins, mon ami, tu trouveras chez moi le calme et, je l'espère, la santé. — Mais j'y songe, Madame, — ajoutai-je, — ne faudrait-il pas faire prévenir un médecin de Châteauroux?... La blessure de Jean... a peut-être besoin des soins d'un docteur?

— Non, monsieur Fernand, notre chirurgien m'avait appris à panser mon fils; la blessure en elle-même n'avait pas une extrême gravité; mais ce qu'on avait surtout

recommandé à Jean, c'était le repos, le silence... l'absence... de toute émotion vive..., et depuis trois jours... vous jugez... monsieur Fernand, comme ces prescriptions ont été suivies! — ajouta madame Raymond en jetant sur son fils un regard inquiet et attendri.

— Je t'assure, ma mère, — reprit Jean, — que, sauf un peu de faiblesse et de chaleur à la poitrine, je ne me trouve pas plus mal que je n'étais à Sceaux...

— Allons, Jean, — reprit Charpentier, — ne dites pas cela... Ce serait, demain ou après, un prétexte à imprudence... Il faut

bien le dire, ce matin encore vous avez vomi du sang.

— Et vous me l'avez caché, — dit tristement madame Raymond à Charpentier.

— Oui, — reprit-il, — mais maintenant que Jean peut se soigner, je ne crains pas de tout vous dire...

— Alors, Madame, — repris-je, — il faut nous hâter d'arriver chez moi ; veuillez accepter mon bras, M. Charpentier aidera Jean à descendre.

Bientôt nous sortîmes de l'auberge, je fis autant que possible sonner aux oreilles des gens de la Croix-Blanche les titres de *marquis*

et de marquise, pendant que l'on chargeait le modeste bagage de mes hôtes sur le siége de derrière de ma berline ; et nous partîmes pour La Riballière.


VI

VI

— Mon cher Fernand, — me dit Jean, lorsque nous fûmes en route, — je devrais peut-être confier à ta loyauté les détails de l'événement que Charpentier t'a sommairement racontés, te dire le but de la conspiration à laquelle nous avons pris part, et...

— Mon enfant, — dit madame Raymond en interrompant son fils, — tu sais qu'il faut pendant quelque temps encore parler le moins possible, cela t'irrite la poitrine. Je vous dirai donc, monsieur Fernand, que notre première pensée avait été de ne vous rien cacher, pour deux raisons. D'abord afin de vous prouver que le but de ce complot était de ceux que l'on peut, que l'on doit fièrement avouer; puis, parce que nous regardions ces confidences comme un devoir imposé par l'amitié; mais nous avons songé que vous nous connaissiez assez, pour être certain que, quoique proscrits, nous n'avions pas démérité l'estime des gens de bien.

— Pouviez-vous, madame, — lui dis-je, — avoir le moindre doute à ce sujet?

— Non, mais nous avons aussi pensé que la révélation du but de cette conspiration blesserait les justes susceptibilités de vos opinions ; vous êtes royaliste, monsieur Fernand ; entre vos convictions et celles de Jean, il y a un abîme. Vous dire ce qu'il rêvait, ce qu'il rêve encore; ce qu'il poursuivra jusqu'à son dernier jour, comme l'idéal du bonheur de son pays, ce serait attaquer à chaque mot vos croyances, respectables parce qu'elles sont sincères ; or, à quoi bon vous choquer ainsi ? Nous sommes donc convenus, M. Charpentier, mon fils et moi, de garder le silence au sujet de ce complot, assurés d'avance que vous comprendriez nos motifs.

— Je les comprends et je les respecte ,

madame, tout en vous assurant néanmoins que je n'aurais pas été blessé le moins du monde de vous entendre exprimer une opinion opposée à la mienne.

— C'est donc convenu, monsieur Fernand, — reprit madame Raymond, — pas un mot de politique... Cette résolution aura, en outre l'avantage d'être fort agréable à madame Duplessis, car, à moins de situations particulières, les femmes.., et avec raison, aiment peu la politique et les conspirations.

— De toutes façons, madame, ce sujet de conversation eût été interdit en présence de ma femme.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que je n'ai pas cru devoir mettre madame Duplessis dans notre confidence ; madame ; et, pour elle aussi, vous serez la marquise de Berteuil.

Madame Raymond me regarda d'un air très surpris ; il me sembla même lire sur ses traits une imperceptible nuance de reproche, et l'impression que me causait son étonnement ne lui échappa pas, car elle reprit avec une franchise et une affabilité charmante :

— Tenez, monsieur Fernand, quoique vous ne soyiez plus l'écolier d'il y a onze

ans, je suis toujours, moi, la femme sincère que vous savez. Je vous dirai donc aussi franchement ma façon de penser aujourd'hui... qu'autrefois.

— Je vous en supplie, madame...

— Eh bien ! votre réserve envers votre femme me surprend beaucoup, c'est une personne de cœur et d'infiniment d'esprit, je le sais.

— Vous savez cela, madame... et comment je vous prie ? — dis-je abasourdi d'entendre parler de l'esprit d'Albine, qui, pour moi, avait toujours été lettre-close.

— Rien de plus simple, monsieur Fernand ; une de mes amies est fort liée avec une des parentes de votre femme. C'est ainsi que nous avons appris, il y a quelque temps, votre mariage, votre séjour ici. Or, d'après mon amie, et j'ai la plus grande confiance dans la solitude de son jugement, madame Duplessis est non-seulement une personne remplie de cœur, mais d'une raison et d'un esprit remarquables; je vous avouerai même que si je ne vous avais pas su marié à une femme telle que la vôtre, j'aurais hésité à engager mon fils à venir à vous. J'aurais craint de vous mettre dans une position fausse envers une femme qui n'eût pas joui de votre confiance absolue ; aussi, je me demande avec une extrême surprise

comment madame Duplessis n'est pas de moitié dans vos secrets?

— Elle est encore si jeune, madame, si peu expérimentée, — dis-je à madame Raymond, de plus en plus confondu de ce que j'entendais sur la prétendue supériorité d'intelligence d'Albine; — je ne craindrais pas l'indiscrétion de ma femme, mais, au contraire, son zèle à détourner les soupçons, zèle qui les éveillerait peut-être. Et puis, enfin, vous savez, madame, que les maris ne sont pas forcés d'être galans envers leurs femmes.

— Non, monsieur Fernand, mais sincères... surtout sincères quand ils les aiment.

— Certes, madame, j'aime ma femme ; et je l'aime assez pour vous dire qu'elle est la meilleure créature du monde... mais que la personne qui a vanté à votre amie le remarquable esprit et la haute raison de madame Duplessis a peut-être été un peu aveuglée par une partialité de famille, très naturelle d'ailleurs. Encore une fois, ma femme a d'excellentes qualités ; mais c'est une enfant... très sauvage, très timide et très silencieuse, parce quelle est un peu indolente.

— En vérité, monsieur Fernand, ce que vous me dites m'étonne au dernier point...

— Que voulez-vous, Madame, j'ai dit adieu aux vanités du monde pour mener, selon

mes goûts, une vie calme et retirée; aussi ai-je cherché et trouvé dans ma femme, non les brillantes qualités de l'esprit, mais cette douceur, cette facilité de caractère qui nous rendent l'existence douce et paisible.

— Vous vous méprenez, monsieur Fèrnand, sur la cause de ma surprise...; ce qui me surprend si fort, et n'allez pas rire de moi, c'est que vous connaissiez si peu votre femme.

— Comment, Madame, — dis-je en souriant, — je ne connais pas ma femme?

— Jean vous dira comme moi, et je ne lui permets qu'un signe de tête affirmatif, que

l'amie dont je vous parle nous a bien des fois entretenu de mademoiselle Albine Chevrier, comme d'une personne éminemment distinguée.

Jean fit un signe de tête approbatif, et Charpentier ajouta :

— Je puis vous assurer, monsieur Fernand, que je me suis trouvé plusieurs fois chez madame Raymond quand on parlait de votre mariage, et que Jean disait : Quel bonheur pour Fernand d'épouser une femme si remarquablement douée! d'après ce que l'on nous rapporte de cette jeune personne.

Jean fit de nouveau un signe de tête affirmatif. Madame Raymond reprit :

— Maintenant, monsieur Fernand, je vais vous citer mes autorités ; votre chère femme a pour cousine et amie de pension, mademoiselle Hermance de Villiers, n'est-ce pas ?

— En effet, Madame... elle était demoiselle de noce de ma femme.

— La mère de mademoiselle Hermance est très liée avec celle de mes amies dont je vous parle, et cette amie a mainte fois vu mademoiselle Albine Chevrier, sa cousine, avant son mariage, l'a entendue causer, et,

je vous le répète, mon amie a été si frappée de la conversation de cette jeune personne, alors votre fiancée, que très souvent nous nous sommes entretenues d'elle, et que, sans la connaître, je ressentais pour elle un vif intérêt... Allons, monsieur Fernand, — ajouta madame Raymond en souriant, — pas de fausse modestie de mari ; avouez tout le bien que vous pensez de l'esprit de madame Duplessis, imitez-moi, lorsqu'on me fait de mon fils des éloges mérités... je les accepte très résolument.

— Voyons, — me dit Jean en souriant et faisant ainsi allusion à un souvenir d'enfance, — voyons, mon pauvre Fernand, *accouche donc,* pas de réticence...

— Eh bien! Madame, — repris-je en souriant à mon tour, afin de cacher ma surprise et mon inquiétude croissantes, — oui. . j'avais, comme vous le disiez, une modestie de mari outrée...., et connaissant la timidité, la sauvagerie de ma femme...

— Vous craigniez que madame Duplessis nous parût au-dessous de ce que l'on doit attendre d'elle.

— Oui, Madame, et voilà pourquoi j'hésitais à convenir d'une vérité qui pouvait, qui pourra peut-être vous sembler douteuse...

— J'ai la prétention, monsieur Fernand,

d'apprivoiser assez la sauvagerie de madame Duplessis, pour pouvoir jouir de ce charmant caractère dont on m'a tant parlé et que j'aime à l'avance. Quant à mettre votre femme dans notre confidence, je crois que vous le pourriez en toute sécurité. Croyez-moi..., on nous juge mal, nous autres, en nous refusant presque toujours l'intelligence des situations difficiles ou dangereuses... Une femme de cœur, qui aime valeureusement son enfant, ou son mari, son père ou son frère, sera toujours à la hauteur des plus graves évènements, dès qu'ils intéresseront les objets de son affection.

— Ah! si madame Raymond n'était pas là, — dit Charpentier, — comme je vous

prouverais par de beaux et bons faits combien elle a raison, monsieur Fernand...

— Oui, mais je suis là, monsieur Charpentier, — répondit madame Raymond, — et M. Fernand voudra bien me croire... Du reste, — ajouta-t-elle en s'adressant à moi, — vous serez meilleur juge que personne, du moment où vous pourrez mettre madame Duplessis dans notre secret; seulement, je vous l'avoue, il me sera presque pénible de la tromper... Ne me faites donc pas jouer trop longtemps à ses yeux mon rôle de marquise. Encore une fois, fiez-vous aveuglément à votre femme...; car, savez-vous, monsieur Fernand, pourquoi souvent nous

n'avons pas toute notre valeur?... c'est parce qu'on ne nous demande pas assez...

— Mon cher Fernand, — reprit Jean, — quoique ma mère me défende de parler... je te dirai avec quelle éloquence de cœur notre pauvre Hyacinthe soutenait la thèse que soutient ma mère... Tu as connu la femme de notre ami, tu as su par lui qu'elle avait été déplorablement élevée, son esprit était à peine développé, son ignorance incroyable. Eh bien! Hyacinthe, en lui demandant beaucoup avec une tendresse patiente, était parvenu à rendre sa femme véritablement très aimable : tu as dû en juger?

— Sans doute, — dis-je, ne pouvant dis-

simuler un léger embarras, — j'ai, tu le sais, vécu dans l'intimité de ce pauvre Hyacinthe jusqu'à sa mort...

— Oui...; et dans ses lettres il me parlait avec bonheur de votre liaison, de ton affection pour lui...

— Et nous en étions très touchés, mon fils et moi, — reprit madame Raymond. — Ce retour à une ancienne amitié prouvait la bonté de votre cœur.

— C'était tout simple pourtant, Madame.

— Non, monsieur Fernand, préférer l'inti-

mité d'un modeste employé au monde brillant où vous aviez jusqu'alors vécu, cela prouvait beaucoup en votre faveur; aussi Jean avait-il hâte de revenir à Paris pour compléter le *trio*, comme disait ce pauvre M. Hyacinthe. Malheureusement, lorsque mon fils est arrivé à Paris, votre ami commun était mort, sa femme absente, et vous en voyage, monsieur Fernand.

— Il est vrai, madame; le chagrin que m'avait causé la mort d'Hyacinthe, le soin de ma santé, m'engagèrent alors à quitter Paris.

— A propos, — me dit Jean, — tu sais que madame Hyacinthe Durand s'est remariée?

— Elle !...

— Comment ! elle ne t'a pas fait part de son mariage comme à moi?... C'est singulier...

— Sans doute sa lettre se sera égarée, mais voici la première fois que j'entends parler de ce mariage.

— Et si une fortune immense peut assurer le bonheur, — reprit madame Raymond, — la veuve de votre ami doit être la plus heureuse des femmes.

— Elle s'est mariée richement ?

— D'après ce qu'elle a écrit à mon fils, elle a épousé un Américain colossalement riche... elle habite Paris depuis quelques mois, son mari a acheté un superbe hôtel où, cet hiver, elle a donné, dit-on, des fêtes splendides.

— Je me souviens, — dis-je a madame Raymond, — que dans quelques lettres que l'on m'écrivait de Paris cet hiver, on me parlait des somptuosités d'un Américain nommé Jefferson et de la rare beauté de sa femme...

— C'est elle-même, — me dit madame Raymond, — puisse-t-elle trouver le bonheur dans sa richesse...

— Et ne pas regretter notre pauvre Hyacinthe, — dit Jean, — ni son humble fortune de ce temps-la.

. . . .

Nous arrivâmes chez moi à la nuit tombante.

Après avoir conduit mes hôtes dans leurs appartements, je rentrai chez moi sans voir ma femme, qui s'était couchée de fort bonne heure, me dit madame Claude.


VII



XV

VII

Le soir même de l'arrivée de Jean et de sa mère je continuai mon journal.

Au point de vue où je l'envisageais, son utilité ne m'avait jamais paru plus grande et plus opportune. Voici ce que je lis.

Mai 1829.

Me voici seul.

Je cherche a me rappeler toutes mes impressions pendant cette singulière journée ; le mélange de bonnes et de mauvaises pensées dont j'ai subi l'influence.

Je démêle d'abord à travers l'espèce de chaos où est plongé mon esprit, trois points saillants :

Un vif instinct de jalousie contre Jean

Raymond, quoique jusqu'à présent rien ne l'ait motivée.

Une profonde inquiétude mêlée de défiance causée par la singulière révélation de madame Raymond au sujet de la supériorité d'intelligence de ma femme.

Enfin (et j'ose à peine m'avouer ce ridicule écart d'imagination), je me sens sur le point de redevenir amoureux de madame Raymond.

Pour la première fois, je crains sérieusement (pourquoi cette idée me vient-elle quand je viens de penser à madame Ray-

mond ?) je crains sérieusement d'avoir faussement envisagé le mariage... d'avoir oublié que s'il existe des disproportions d'âge, de fortune, de position, il existe aussi des disproportions morales extérieures.

Ainsi, quoique mon mariage avec ma femme ait été, en apparence, basé sur toutes les convenances possibles et désirables, je ne puis m'aveugler plus longtemps ; il y a entre elle et moi un abîme.

Le rapport de nos âges semble proportionné, mais moralement, physiquement, j'ai cinquante ans, et Albine en a dix-huit.

Au lieu d'avoir voulu pour femme une

sorte de dame de compagnie, réservée, soumise, silencieuse, absolument subordonnée à moi, n'agissant, ne désirant que par ma volonté, que n'ai-je choisi une femme d'un âge mûr, lassée comme moi des bruyants et faux plaisirs du monde, douée d'un esprit à la fois charmant et élevé ; puis surtout douée de cette solidité de principes et de caractère que l'on acquiert par les années.

Une pareille femme m'eût offert dans ma solitude autant de ressources d'intelligence que de sécurité...

J'aurais trouvé dans une compagne, une amie, au lieu d'une *subordonnée* que je domi-

ne, mais dont je me défie..., et qui, sans doute, me craint plus qu'elle ne m'aime...

. . . .

Et toujours, à travers ces pensées, le souvenir de madame Raymond me revient à l'esprit, comme point de comparaison.

Eh bien ! oui, depuis que je l'ai revue, je me dis qu'une telle femme eût été pour moi une adorable compagne.

Allons, je suis fou, archi-fou ; rien de plus insensé que ce revirement subit, que cette première tendance vers une désillusion, dont les conséquences sont épouvantables.

Non, rien de plus insensé! Albine est ma femme, et madame Raymond ne peut ni m'aimer, ni être ma maîtresse; madame Raymond a quarante cinq ans; elle est la mère de Jean, contre qui je ressens une jalousie d'instinct; chose étrange, je n'aime ni n'ai jamais aimé ma femme, et cependant mon sang s'allume, il me monte au cœur des bouffées de haine, de rage à la seule pensée d'être un mari trompé comme tant d'autres!

Ah! maudite soit ma sotte générosité, pourquoi ai-je introduit Jean chez moi?

Oui, mais j'ai aussi le bonheur d'offrir un asile à sa mère, de mériter sa reconnaissance; et d'ailleurs il faut compter sur l'im-

prévu, tel ou tel événement peut amener le départ de Jean, sans que sa sûreté soit compromise... Mais, alors, sa mère part avec lui... et je me retrouve seul à seul avec Albine.

Alors, nouvelle complication, nouvelle anxiété. Je ne veux pas m'abuser; il faut sonder toute la profondeur de l'abime où je tombe.

De deux choses l'une : ou Albine est ce que je l'ai toujours crue, une bonne créature, simple, inoffensive, d'un esprit borné, d'un caractère facile, d'une nature indolente et soumise, se contentant du bien-être matériel que je lui procure ;

Ou bien Albine est réellement une femme d'une intelligence supérieure ; et, depuis notre mariage, elle a eu l'adresse, la fourberie de jouer à mes yeux l'ingénue, je dirais presque la sotte.

En ce cas, quel est son but ? Pourquoi cette dissimulation ? Qu'attend-elle pour se révéler ? Et si son imagination est réellement vive, son esprit distingué, quoi de plus dangereux que cette concentration, que ce repliement sur elle-même, au milieu de notre vie solitaire. Tôt ou tard cela ne finira-t-il pas par un éclat désastreux ?

Et ce n'est pas tout... car, en vérité, plus je creuse ma situation, plus elle m'effraie...

Cette répugnance, cette aversion que j'ai inspirée à Albine la première nuit de ses noces, je m'en félicitais, parce que croyais ma femme candide et niaise ; mais quelles dangereuses conséquences cette aversion ne peut-elle pas avoir pour l'avenir, si ma femme n'est pas ce que je croyais ? Aurais-je dû oublier avec quelle netteté d'expression, lorsque j'ai cédé à un moment de fol entraînement, Albine m'a dit :

— Prenez garde ! Ne me réveillez pas...

J'étais donc stupide ! A cette heure, que j'y réfléchis, ce mot profond devait me frapper comme une soudaine révélation, et je

n'y ai vu qu'un heureux hasard d'expression! Et cette jeune femme, pour ainsi dire vierge encore, belle, pleine de vie, de santé, spirituelle et profondément dissimulée, puisqu'elle a su jusqu'ici m'abuser, cette jeune femme à qui j'inspire tant de répugnance va se trouver demain, dans une intimité de tous les jours, de tous les instants, avec Jean Raymond, doué comme il l'est!...

Mais c'est ma perte! mais c'est pour moi le déshonneur, le ridicule! mais, à moins d'être insensé, je ne peux pas m'exposer à un danger pareil, à un danger certain! Bien niais je serais de croire Jean capable de respecter les lois de l'hospitalité. Les devoirs de l'amitié... sornettes que tout cela! Est-ce

que la passion raisonne ? Les devoirs de l'amitié... eh ! qui me dit que, les outrageant comme moi, il n'a pas été aussi l'amant de la femme d'Hyacinthe, ainsi que je l'ai souvent soupçonné ? En ce cas, pourquoi Jean serait-il plus scrupuleux envers moi? Les devoirs de l'hospitalité, mots creux et sonores! Est-ce que, malgré ce qu'il y a de fou, de honteux dans la renaissance de mon amour pour madame Raymond, je ne le sens pas déjà près de me dominer?

Oh? être toujours ramené dans ce cercle infranchissable de désolantes alternatives :

Ou le séjour de Jean et de sa mère chez moi sera de peu de durée, et alors, avec mon

fol amour au cœur pour une femme de quarante-cinq ans, je resterai dans ma solitude tête à tête avec Albine, qui ne m'inspire plus qu'éloignement et défiance ;

Ou le séjour de Jean se prolongera, au contraire, et il est à craindre que mon amour pour madame Raymond s'augmente de jour en jour avec une violence égale à ma jalousie contre Jean.

. . . .

Mai 1829.

Étrange, étrange journée que celle-ci !

Mettons un peu d'ordre dans mes souvenirs.

Le sommeil avait un peu calmé mon agitation d'hier soir ; à mon réveil j'ai envisagé ma position plus froidement ; après m'être reproché d'avoir, dans mon exagération, considéré le possible, peut être le probable, comme une certitude ; reprenant confiance dans l'honorabilité de Jean et dans la vertu de ma femme ; je me suis efforcé de chasser de ma pensée le souvenir de madame Raymond. Je me promis enfin, dans le cas où ma jalousie aurait quelque droit de s'éveiller à l'endroit de Jean, de lutter au moins avec lui, et de me montrer, dès le jour même, envers ma femme, aussi empressée, je dirais

presque aussi *galant*, que j'avais été jusqu'alors froid et peu soigneux.

J'ai donc ce matin renoncé aux gros souliers à guêtres de cuir, aux épais habits de velours, et à mon vieux chapeau gris bossué, pour une élégante toilette du matin, telle que je la faisais, lorsque dans mon *beau temps* je menais la vie de château chez quelqu'une de mes maîtresses. Au grand étonnement de M. Dupin, mon valet de chambre, je lui ai dit d'apporter son fer à friser et de me *coiffer*, chose tout à fait inusité depuis mon séjour à la Riballière. Tout ceci est puéril, mais significatif, en cela que, malgré mes sages résolutions de ce matin, je crains de m'avouer ce soir que cette résolution d'élégance avait un

double but, lutter d'avantages extérieurs avec Jean, et paraître le mieux possible aux yeux de madame Raymond.

Lorsque je fus habillé, j'envoyai mon valet de chambre savoir des nouvelles de mes hôtes et dire à madame Claude de prier ma femme de m'attendre chez elle avant de se rendre à l'église.

J'appris que *M. le marquis et madame la marquise* avaient bien passé la nuit, mais que monsieur leur fils était souffrant et qu'il resterait couché toute la journée.

Au bout d'une demi-heure je me rendis

chez ma femme; je fus plus frappé que je ne l'avais été jusqu'alors peut-être, de la transparence de son teint si pur et si rose, de cette fraîcheur matinale, si charmante chez les très jeunes femmes. Etait-ce illusion? Je ne l'avais jamais trouvée si jolie; j'en fus contrarié en pensant à Jean; puis me rappelant la révélation de madame Raymond au sujet de l'esprit d'Albine, je tâchai de surprendre, soit sur sa physionomie, soit dans son langage, quelqu'indice qui pût m'éclairer.

Je remarquai d'abord un léger mouvement de surprise que ma femme ne put réprimer à ma vue.

— Ma chère amie, — lui dis-je, — je vou-

drais vous demander pardon de vous déranger sitôt : cependant, en vous voyant à peine éveillée, si fraîche et si belle, je n'ai pas le courage de regretter mon indiscrétion...

Albine continuait de me regarder avec une expression d'étonnement si marqué que je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Mais qu'avez-vous donc, ma chère amie ?

— Vous venez chez moi pour me faire des compliments sur ma beauté..., vous avez quitté vos habits campagnards...; cela m'étonne, rien de plus...

A ces premiers mots d'Albine, je craignis, mais trop tard, d'avoir agi maladroitement en changeant de costume et de langage, et, cachant mon embarras par un sourire affectueux, je repris :

— Si je vous adresse rarement des compliments sur votre fraîcheur matinale, ma chère Albine, c'est que je n'ai pas toujours le droit d'entrer chez vous de si bonne heure; mais il ne s'agit pas seulement de rendre hommage à votre beauté, je viens aussi vous rappeler que nos hôtes sont arrivés d'hier soir, et qu'il est indispensable que je vous les présente ce matin.

—Allons — me répond Albine d'un air

nonchalant et contrarié — résignons-nous ; puisqu'il n'y a pas moyen d'échapper à cette corvée ? Et elle durera longtemps peut-être...

— Elle durera le moins longtemps qu'il se pourra, si elle vous est désagréable... Je le comprends, d'ailleurs, lorsqu'on a joui comme nous, ma chère amie, de la douce liberté d'une vie intime et retirée, on regrette le moindre dérangement à ses habitudes.

— Mon Dieu, que c'est donc ennuyeux, je ne vais savoir que leur dire, à vos amis ?

— Rassurez-vous, vous n'aurez pas à faire

de grands frais, le marquis et sa femme sont des personnes très simples, sans prétentions et sans façons.

— Alors, mon ami, pourquoi avez-vous fait ces frais de toilette et d'élégance ?

— S'il faut vous le dire... pour vous, ma chère Albine...

— Pour moi ?

— Vous êtes ordinairement pour moi fort indulgente, et vous me tenez assez compte de mes occupations agricoles pour excuser chez moi une certaine négligence de costume

et d'habitudes... Je vous en sais un gré infini mais je ne voudrais pas que des étrangers me crussent capable de manquer d'égards envers vous. Ceci, je l'espère, vous expliquera ce que vous appelez : mes frais d'élégance. Pour revenir à nos hôtes, M. de Berteuil est un homme simple et bon, madame de Berteuil... une femme très distinguée, remplie de déférence pour son mari et de tendresse pour son fils. Quant à celui-ci..., comme il est très souffrant d'une maladie de poitrine, et que la route l'a beaucoup fatigué, vous ne le verrez pas aujourd'hui, ni même peut-être de quelques jours... Tout ce que je puis vous dire de lui, c'est qu'il est l'un de mes meilleurs et de mes plus anciens amis.

— Alors... je le recevrai de mon mieux...

— Certainement, et je vous remercie de votre bon vouloir. Seulement...

— Seulement?

— J'ai un instant hésité, ma chère amie, parce qu'il s'agit de toucher un point très délicat, mais votre extrême jeunesse, votre inexpérience du monde, votre candeur même, me font un devoir d'être envers vous d'une entière franchise...

— Quel air solennel! de quoi s'agit-il donc?

—Le voici. Jean de Berteuil est à peu près de mon âge, et lorsqu'il sera rétabli, vous aurez à vivre avec lui dans une espèce d'intimité..., puisque sa mère, son père et moi nous composerons notre société... Je vous recommande donc, en ami..., en véritable ami, de vous tenir en garde... contre l'excès de cette familiarité qu'autorise la vie de campagne. Rien sans doute ne serait de votre part plus innocent. Cependant je vous prie d'être à ce sujet extrêmement réservée... Me comprenez-vous?...

— Non... pas très bien.

— Voyons, pourquoi?

— Vous me recommandez d'être très réservée avec quelqu'un que je n'ai jamais vu de ma vie...

— Cela vous étonne?

— Oui, car je ne songe nullement à manquer de réserve envers un étranger.

— Vous êtes une jeune et charmante femme; Jean de Berteuil est jeune aussi. Or, vous sentez que pour vous, pour moi, pour les convenances... il est indispensable que vous mettiez dans vos rapports avec mon ami la plus excessive circonspection.

— Ce qu'il y a de plus clair pour moi dans

votre recommandation, mon ami, c'est que je dois très froidement accueillir votre ami... au lieu de tâcher de l'accueillir de mon mieux... malgré l'ennui que sa présence ici me cause ; il n'importe, je ferai à ce sujet ce que vous voudrez.

— Il y a, ma chère Albine, un milieu entre ces deux extrêmes, et certainement vous le trouverez, vous éviterez, autant que possible, les tête-à-tête que vous pourriez avoir avec Jean de Berteuil.

— Pourquoi aurais-je des tête-à-tête avec lui ?

— Il est évident que vous ne les recher-

cherez pas, ma chère Albine, mais enfin, il est de meilleur goût pour une très jeune femme de se soustraire poliment à ces entretiens particuliers.

— Ah ça, que voulez-vous donc que votre ami me dise en tête-à-tête?

— Rien que de très convenable, assurément; cependant, je vous répète qu'il vaut mieux suivre mes conseils.

. . . .

Madame Claude vint interrompre mon entretien avec ma femme et m'avertir que M. le marquis et madame la marquise étaient des-

cendus au salon, espérant y trouver madame.

J'accompagnai donc Albine pour la présenter à mes hôtes.

. . . .

J'interromps la reproduction de ce journal par une réflexion que me suggère la lecture de ces pages écrites autrefois.

L'homme est en vérité une singulière créature.

Les recommandations que je faisais alors à ma femme au sujet de Jean, par mesure de

prudence, devaient non-seulement aller juste à l'encontre de mon désir; c'était éveiller l'attention ou la curiosité d'Albine sur les suites que pouvait avoir sa familiarité avec mon ami, et j'oubliais que dans ma vie de *jeune homme*, j'avais dû, pour ainsi dire, l'un de mes succès aux même sottes précautions que je prenais moi-même; j'oubliais que c'était à peu près ainsi, qu'à l'époque dont je parle, *un mari* avait attiré sur moi l'attention de sa femme, à force de lui répéter :

« Prenez garde, ne parlez pas trop souvent
« à M. Duplessis; soyez très réservée avec
« lui; c'est ce qu'on appelle *un homme à la*
« *mode*, toutes les femmes courent après

« lui ; je sais parfaitement que je n'ai pas à
« m'alarmer, je connais l'excellence de vos
« principes ; mais enfin le monde est médi-
« sant, et pour lui les apparences sont tout ;
« aussi la réputation d'une honnête femme
« se trouve-t-elle quelquefois entachée par
« une innocente légèreté. »

Je savais cela par expérience ; je m'étais mille fois moqué de la sottise de ces maris qui, croyant éteindre le feu en soufflant dessus, ne font que l'attiser.

Et je retombais dans la grossière maladresse dont je m'étais tant moqué, et qui m'avait tant servi !

Lorsque nous entrâmes dans le salon, ma femme et moi, madame Raymond et Charpentier s'y trouvaient déjà.

Le repos de la nuit, le bonheur de voir enfin son fils en sûreté, donnaient à la physionomie de madame Raymond une adorable sérénité ; je l'avais vue la veille à la tombée de la nuit ; mais au grand jour, chose à peine croyable, elle pouvait pour l'éclat, pour la pureté de son teint, supporter la comparaison avec Albine.

Madame Raymond était, selon sa coutume, vêtue de noir, et un bonnet de dentelle très simple laissait voir ses deux épais bandeaux de cheveux d'un blond un peu

plus cendré que ceux de ma femme. J'avais beaucoup vu de vraies marquises, et pas une n'avait une tournure plus distinguée, des manières plus gracieusement polies que la fausse madame de Berteuil; j'étais assez inquiet de la façon dont Charpentier, ancien maître sellier en chambre, remplirait son rôle aristocratique; cette fois encore, je pus me convaincre que rien ne se rapproche plus de la dignité... que la simplicité.

Charpentier, avec sa loyale et mâle figure couronnée de cheveux presque blancs, son maintien calme, son air sévère et un peu triste, ses vêtements modestes d'une propreté extrême, représentait beaucoup mieux le type du vieux gentilhomme campagnard

que beaucoup de grands seigneurs de ma connaissance, prétentieux, édentés, ridés, fardés comme de vieilles coquettes, et qui cachaient leur âge, dont ils semblaient rougir, sous un déguisement et des manières ridiculement juvéniles.

Je remarquai que ma femme, à l'aspect de madame Raymond, ne put cacher son ébahissement naïf, de voir sans doute encore si jeune et si jolie, la mère d'un homme de vingt-huit ou vingt-neuf ans.

Je me hâtai de dire à madame Raymond :

— Permettez-moi, madame la marquise,

de vous présenter madame Duplessis ; malheureusement elle s'est trouvée hier soir assez indisposée pour être privée de l'honneur de vous recevoir.

Madame Raymond s'inclina gracieusement. M'adressant alors à ma femme :

— Ma chère amie, je vous présente M. le marquis de Berteuil, le père de mon meilleur ami...

Charpentier salua respectueusement, et madame Raymond dit à ma femme :

— J'espère, Madame, que votre indisposition d'hier n'a pas eu de suites ?

— Non, Madame, je vous remercie, — reprit Albine en balbutiant d'un air timide, et laissant ainsi tout d'abord tomber la conversation.

— Il y a bien longtemps, Madame, que je désirais avoir le plaisir de vous connaître,— dit madame Raymond ; aussi sommes-nous venus, un peu indiscrètement peut-être, rappeler à M. Duplessis l'aimable invitation qu'il avait bien voulu nous faire à Paris l'an passé...

Ma femme, de plus en plus embarrassé, ne put que répondre :

— Madame... certainement... je suis très heureuse de vous voir ici.

— Nous regrettons seulement, Madame, — ajoutai-je en venant au secours d'Albine, — que la santé de votre cher fils vous ait donné quelques inquiétudes pendant le voyage.

— Oui, Madame, — reprit Albine que je tâchai d'encourager d'un regard, — nous regrettons beaucoup que M. votre fils soit malade.

— Grâce à Dieu, madame, — reprit Charpentier, — notre fils a bien reposé cette nuit, il a moins souffert...

— Mais il n'est pas encore en état de venir vous remercier, Madame, de l'hospitalité que voulez bien lui accorder, — ajouta madame Raymond. — Le croyant en pleine convalescence, nous sommes partis de Paris; malheureusement les fatigues de la route ont causé une rechute, et nous sommes réellement désolés de vous avoir amené ici un pauvre malade.

Ma femme n'osant ou ne sachant encore que dire, je repris en m'adressant à madame Raymond, qui paraissait de plus en plus surprise de la pauvreté des réponses d'Albine :

— Nous n'osons, Madame, vous parler des

soins empressés que nous aurions donnés à Jean... car il a le bonheur de vous avoir auprès de lui... Nous ne pouvons que faire des vœux bien sincères pour son prompt rétablissement.

J'achevais à peine ces mots que j'entendis au dehors les pas de plusieurs chevaux. La fenêtre du salon où nous nous trouvions donnait sur la cour d'honneur. Ma femme, placée auprès de cette croisée alors ouverte, jeta les yeux au dehors, et dit vivement en se penchant à la fenêtre :

— Ah ! mon Dieu !... des gendarmes !...


VIII

VIII

Albine, en prononçant ces mots qui me firent tressaillir d'épouvante: — *Ah! mon Dieu, des gendarmes!* — s'était penché à la croisée tournant le dos à madame Raymond, à Charpentier et à moi.

La mère de Jean pâlit et jeta machinale-

ment les yeux vers la partie du château où logeait son fils. Charpentier regarda madame Raymond avec angoisse, mais on voyait que ce n'était pas pour lui qu'il tremblait. Je leur exprimai à tous deux mes craintes par un signe expressif, mais madame Raymond me supplia d'un geste de ne pas trahir mon effroi,

Tout ceci s'était passé en une seconde à peine, et pendant que ma femme s'était accoudée à la fenètre.

Alors madame Raymond, avec un calme et une aisance qui me confondaient, se rapprocha de la fenêtre, s'y appuya auprès d'Albine et lui dit gaîment :

— Des gendarmes, madame?... Mais c'est presque une curiosité dans votre solitude; je demande à jouir aussi de cette cavalcade inattendue. D'autant plus, madame, — ajouta la mère de Jean, — que ces cavaliers ne sont que l'accessoire d'une fort belle voiture qui vient de s'arrêter... Ah! voici qu'il en descend un monsieur de fort bonne tournure... Je ne dis pas cela au moins parce qu'il vient de nous saluer très gracieusement, madame. Et quel est donc, je vous prie, ce visiteur qui vient vous voir accompagné d'une si formidable escorte?

— C'est le préfet du département, — dis-je à madame Raymond avec angoisse, en me penchant par dessus son épaule.

Je venais de reconnaître M. de Sainte-Marie. Sa présence chez moi, le lendemain de l'arrivée des proscrits, l'escorte inaccoutumée dont il était accompagné, me donnaient les plus vives inquiétudes ; aussi ajoutai-je avec anxiété en faisant un signe d'intelligence à madame Raymond.

—Si vous m'en croyez, madame, vous vous épargnerez un horrible ennui ; notre préfet est un pesant et insupportable bavard, ma femme va vous accompagner chez vous, et je recevrai seul M. de Sainte-Marie.

— Mais pas du tout, monsieur Duplessis, — me dit en riant madame Raymond, — nous connaissons trop les devoirs de l'hospi-

talité envers nos chers hôtes, pour les abandonner au moment du péril... Votre préfet, est, dites-vous, un insupportable bavard! Hé bien ! nous subirons bravement le bavardage de ce fâcheux. Nous partageons vos plaisirs... ne devons-nous pas partager vos ennuis..... N'est-ce pas aussi votre avis, marquis ?

— Certainement, — reprit Charpentier ; et me faisant un signe, il continua : — M. le préfet a vu la marquise à la fenêtre, à côté de madame Duplessis ; puisqu'il a salué ces deux dames, il croirait qu'on le fuit... qu'on a peur de lui, et ce serait désobligeant pour ce cher monsieur.

— Réfléchissez bien, madame, — dis-je à madame Raymond, en m'efforçant de sourire afin de cacher mon angoise, — le danger approche... il menace...; dans quelques instants... il sera trop tard pour fuir... et vous aurez à subir la plus insipide des conversations...

— Avouez, madame, — dit gaîment madame Raymond à Albine, — avouez que M. Duplessis a bien mauvaise opinion de mon courage ?

— Non, madame !... — m'écriai-je en entendant les pas du domestique qui précédait le préfet pour l'annoncer, — non madame, je ne doute pas de votre courage... mais je

vous assure qu'en ce moment il est aveugle...

— Au contraire, mon cher hôte, — reprit madame Raymond en me jetant un regard expressif, — mon courage est très clairvoyant, je crois.

A peine avait-elle dit ces mots que la porte du salon s'ouvrit, et l'on annonça :

— Monsieur le préfet.

J'allai vivement au devant de M. de Sainte-Marie, tâchant de lire sur sa physionomie si le but de sa venue était celui que je redoutais.

Le préfet me parut contraint, ses premiers

regards se portèrent sur mes hôtes, sans qu'il me fût possible de douter si c'était par défiance ou par curiosité.

— Ma chère amie, — me hâtai-je de dire à Albine en lui présentant ce visiteur importun, — M. de Sainte-Marie... notre préfet... Il a vivement regretté de ne pas vous avoir vue la dernière fois qu'il est venu ici.

M. de Sainte-Marie s'inclina.

Albine rougit; je tremblai que sa gaucherie me fût interprétée par le préfet comme une preuve du trouble que nous causait sa visite, trouble qui pouvait éveiller ses soupçons s'il n'en avait pas, ou les confirmer s'il

en avait ; aussi, voulant tenter un coup de fortune, je dis à M. de Sainte-Marie :

— Permettez-moi, mon cher préfet, de vous présenter à madame la marquise de Berteuil ; elle a bien voulu, ainsi que monsieur le marquis (et je désignais Charpentier du regard), me faire l'honneur de venir passer quelque temps à la Riballière.

M. de Sainte-Marie, tout en s'inclinant, me parut jeter un regard attentif et défiant sur madame Raymond, et s'apprêtait sans doute à parler, lorsque la prétendue marquise lui dit à brûle-pourpoint, d'un ton presque protecteur.

— Eh bien ! monsieur le préfet, nous ferez-vous cette année de bonnes élections dans votre département.

— Et nous en avons besoin ! — ajouta brusquement Charpentier de sa voix rude ; — grand besoin ! nous avons de bonnes élections... monsieur le préfet ; il nous en faut... Il nous en faut absolument !

— Mais, Madame, reprit M. de Sainte-Marie, très interloqué de la vive entrée en matière de madame Raymond, — je me permettrai de vous faire observer... que ce n'est pas nous, préfets... mais les électeurs qui font les élections...

— Certainement, — reprit madame Raymond avec une aisance un peu hautaine; — certainement, monsieur le préfet, les électeurs font les élections... de même que les moutons choisissent eux-mêmes leur chemin... le berger aidant.

— Malheureusement, Madame, — reprit le préfet, — parfois les moutons, au lieu de suivre aveuglément le berger, se mettent à la queue de quelques méchants béliers têtus et indisciplinés.

— Alors, à l'assommoir! — reprit Charpentier avec un flegme imperturbable et d'une voix dure et brève; — oui, monsieur

le préfet, à l'assommoir ces mauvais béliers qui débauchent le reste du troupeau !

— Monsieur... est pour les moyens expéditifs ? — reprit M. de Sainte-Marie en regardant Charpentier d'un air de doute et comme s'il eût hésité à le croire de bonne foi ; — monsieur le marquis est pour les remèdes héroïques?

— Monsieur, quand je faisais la guerre de Vendée, en '92, tous les *bleus* qui me tombaient entre les mains étaient fusillés. Je me rappelle qu'à cinq lieues de Vitré, dans un petit village nommé Lonang... Avez-vous été en Vendée, monsieur le préfet ?

— Jamais, Monsieur.

— C'est dommage. Cette localité sauvage vous eût frappé... Je vous disais donc qu'à Lonang j'avais un jour fait fusiller trente-trois *bleus.*

— Mais, monsieur le marquis, — dis-je à Charpentier, — ces exécutions devaient provoquer de terribles représailles?

— Naturellement, — reprit Charpentier, car je me souviens qu'à l'occasion de la fusillade dont je viens de parler, les *bleus* nous répondirent, quinze jours après, par le massacre d'une de nos bandes, commandée par un tisserand de Mayenne surnommé la *Fi-*

leuse. Et c'était, par ma foi, une terrible filandière que ce gars-là. Malheureusement, l'ancienne énergie de notre parti va chaque jour défaillant, et jamais nous n'aurions plus besoin d'appeler à notre aide une terreur salutaire.

— Comment cela, Monsieur ?

— Mais vous ignorez donc, monsieur le préfet, ce qui se passe à Paris? — s'écria Charpentier d'un air presque courroucé, en regardant M. de Sainte-Marie entre les deux yeux. — Vous ne savez donc pas la nouvelle et abominable tentative des Jacobins ?

Et, se tournant vers madame Raymond, Charpentier ajouta :

— En vérité, marquise, c'est inconcevable ! Nous sommes gouvernés en dépit du bon sens !

— Comment, monsieur le préfet, — ajouta madame Raymond avec une hardiesse qui me donna le frisson, — le gouvernement ne vous a pas prévenu de l'effrayante conspiration qui vient d'être découverte ; mais c'est inouï...

— Madame la marquise, — reprit le préfet abasourdi, il est certaines instructions confidentielles que,..

— Mais, mon cher monsieur, il est im-

possible que vous ne soyez pas instruit de cette nouvelle-là, — dit madame Raymond, en interrompant M. de Sainte-Marie. — Avant notre départ de Paris, d'où nous venons, nous avons su, de science certaine, et nous sommes, croyez-moi, en position d'être parfaitement renseignés *en haut lieu*, nous avons su qu'un mouvement révolutionnaire avait été sur le point d'éclater à Paris et dans plusieurs grandes villes; des dépôts d'armes ont été découverts, des correspondances saisies.

A ces mots, M. de Sainte-Marie changea subitement de ton et ne s'adressa plus à madame Raymond et à Charpentier qu'avec l'accent d'une profonde déférence que lui

inspiraient sans doute des personnes si parfaitement renseignées *en haut lieu*, et reprit :

— Alors, madame la marquise, puisque vous êtes instruite de faits fort graves qui ne sont encore à la connaissance que d'un certain monde politique, je puis vous rassurer et vous certifier que le gouvernement ne mérite pas vos reproches ; il veille, il est décidé à agir avec une inflexible énergie.

— Paroles que tout cela, monsieur le préfet ! Le gouvernement est d'une déplorable faiblesse, — reprit brusquement Charpentier ; — il ne sait pas sévir ! qu'il rétablisse les cours prévôtales, morbleu ! et que tout

jacobin soit fusillé sans autre forme de procès! Voilà le plus pressé! Ensuite, on avisera.

— Soyez certain, monsieur le marquis, que le pouvoir sera à la hauteur de sa mission, — répondit le préfet, — je vous avouerai même que la tournée que je fais en ce moment a pour but d'atteindre un des chefs les plus dangereux du complot dont vous parlez, membre influent des sociétés secrètes qui avaient préparé ce mouvement .. Ce misérable est en fuite... On a des versions diverses sur sa route, d'un côté on croit qu'il cherche à gagner l'Angleterre, de l'autre qu'il se rapproche du Midi par Bourges et Châteauroux. Je me suis fait accompagner

de quelques gendarmes, afin de pouvoir au besoin me saisir de lui ou dépêcher des ordonnances en cas de renseignements sur sa route ; en un mot, l'affaire me paraît, ainsi qu'à vous, si grave, monsieur le marquis, que j'ai voulu aller recommander moi-même aux autorités communales la plus extrême surveillance ; et, en passant à Chambly, j'ai un peu dévié de ma route pour...

Ici le préfet s'interrompit une seconde, comme par réticence et reprit aussitôt :

— Je désirais voir M. Duplessis et lui laisser, en tous cas, le signalement de l'homme que l'on cherche, car il est du devoir de tous les bons royalistes de prêter assistance à

l'autorité dans de si graves circonstances.

En disant ces mots, M. de Sainte-Marie me remit un signalement imprimé que je plaçai sur une table auprès de moi ; et je dis au préfet :

— Vous pouvez être certain, mon cher monsieur de Sainte-Marie, que dans cette circonstance j'agirai, comme toujours, en bon royaliste.

— Eh bien ! monsieur le préfet, — reprit Charpentier, — en présence de ce qui se passe, vous étonnez-vous encore de ce que je demande l'emploi de moyens héroïques ?

— Le fait est, monsieur le marquis, — reprit M. de Sainte-Marie, — que la violence toujours renaissante des révolutionnaires légitime la répression la plus impitoyable.

— Et cette violence des révolutionnaires, — reprit Charpentier, pourquoi renaît-elle sans cesse ? Parce que l'autorité, je vous le répète, ne sait pas en finir. Aussi qu'arrive-t-il ? Ce qui arrive encore aujourd'hui. Tout est remis en question, le trône et l'autel peuvent être ébranlés par quelques brutes d'électeurs. Et tenez, pardonnez à la rudesse d'un vieux chouan, monsieur le préfet ; mais morbleu ! au lieu de voter, j'aimerais mieux reprendre ma carabine ; car de deux choses l'une, — ajouta flegmatiquement Charpentier,

— ou nous exterminerions l'ennemi, ou nous serions exterminés ! je ne sors pas de là ! pour moi, tout ou rien, être ou ne pas être, revoir l'ancien régime absolu... ou recevoir une balle en pleine poitrine, derrière une de nos haies du Boccage, en défendant mon roi et mon drapeau ! voilà mon opinion !

— Elle est du moins franche et hardie, monsieur le marquis, — dit M. de Sainte-Marie. — Si tous les royalistes étaient capables de penser, et surtout d'agir avec cette vigueur, nous reverrions avant peu l'ancien régime dans toute sa majesté.

— Ah ! monsieur le préfet, — reprit madame Raymond avec un soupir, — l'ancien

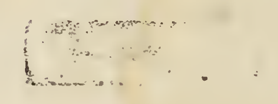
régime... La féodalité, surtout ; hélas ! qui nous rendra ce beau temps des chevaliers et des damoiselles... des trouvères et des jouvencelles ! jours héroïques où tout se décidait par la lance et par l'épée..., depuis la rivalité d'amour jusqu'aux procès d'affaires ! Voyons, franchement, messieurs, ne valait-il pas mieux voir deux plaideurs casque en tête et dague au poing, s'escrimer bravement en champ clos, que d'entendre deux hargneux avocats échanger de plates injures ? d'autant plus qu'entre nous, la justice n'y gagne rien... Si le bon droit succombait parfois sous l'épée, ne succombe-t-il pas souvent aujourd'hui sous l'adresse du verbiage ?

— Certes, madame la marquise, si la féo-

dalité avait de nombreux apôtres comme vous, — dit galamment M. de Sainte-Marie, — on lui verrait de nombreux partisants... Malheureusement les préjugés populaires sont si vivaces...

— Eh ! mon Dieu ! mon cher monsieur, je le sais, on fait stupidement sonner bien haut ces terribles mots de vassal... de seris... de vilain... Le vassal appartenait au seigneur, soit, mais à quelle condition ?... A celle d'être patronné par le château ou par l'abbaye, puisque le vassal était, après tout, la chose du seigneur ou de l'abbé... était enfin, ce que sont les nègres aux colons...

— Or, monsieur le préfet, — reprit grave-



ment Charpentier, — je vous le demande, n'a-t-on pas autant d'intérêt à soigner un nègre qui vous coûte deux ou trois mille francs, qu'à soigner un cheval de prix ?

— L'intérêt est absolument le même, monsieur le marquis, — reprit le préfet, — absolument.

— Je sais bien qu'à ce propos-là, — dit madame Raymond, — ces insupportables bourgeois ont un autre grand mot à faire sonner aux oreilles des sots : la liberté...

— Ou bien encore : la dignité humaine. — ajouta Charpentier en haussant les épaules, — ça fait pitié !

— La dignité... la liberté!... Tenez, messieurs, — reprit en souriant madame Raymoud, — nous parlions tout à l'heure de ce beau temps de chevalerie du moyen-âge.... Il n'y avait pas seulement des champs-clos; il y avait encore des cours d'amours, où l'on faisait assaut de courtoisie, d'esprit et de belle galanterie, en présence d'une reine de Beauté...; et à cette époque, madame Duplessis aurait eu certainement cette souveraineté-là, — ajouta madame Raymond, en souriant avec grâce à Albine, puis elle continua : — Eh bien ! quels étaient ceux qui soumettaient le plus humblement leur dignité, leur liberté, aux lois imposés par ces cours d'amour? Les chevaliers ! Ces hommes vaillants, fiers et libres par excellence, loin

de s'humilier de leur doux servage, le subissaient avec ivresse, trop heureux d'enchaîner leur liberté aux pieds de quelque belle châtelaine... Eh bien! il en était de même des serfs et des vassaux : ces prétendus martyrs, échangeant ce qu'on appelle leur dignité, leur liberté, dont ils ne savaient que faire... contre l'utile patronnage des bons seigneurs et les dignes abbés du moyen-âge.

— Ah! madame la marquise, — dit M. de Sainte-Marie avec un entraînement croissant, — que l'on est heureux d'entendre professer si admirablement le culte du passé... Mais faire entrer ces idées si saines, si élevées dans le crâne épais de ce parti bourgeois, qui se croit triomphant depuis la révolution,

c'est bien difficile... Ce serait un de ces miracles que des apôtres tels que vous, madame la marquise, pourrait seule opérer. Mais, — ajouta le préfet en se levant et s'adressant à ma femme, qui avait écouté cet entretien dans un mutisme complet, jetant çà et là des regards effrayés sur Charpentier, —je n'ose, madame, abuser plus longtemps de vos moments, heureux du moins, cette fois, d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer ; je vais me remettre en route, et activer les poursuites contre nos éternels ennemis .. Monsieur le marquis...

— Allons, monsieur le préfet, — reprit madame Raymond d'un ton légèrement protecteur, — ce zèle vous honore... il est d'un

bon augure... Croyez que je m'estimerais très heureuse de pouvoir, au besoin, témoigner *en haut lieu* de votre dévoùment à la bonne cause. J'aurai justement occasion d'écrire demain au *pavillon Marsan*.

— Vous pourriez d'autant mieux témoigner de mon zèle, madame la marquise, — reprit le préfet, évidemment flatté de la promesse de madame Raymond, — que de mon zèle vous avez failli être victime.

— Comment donc cela, monsieur le préfet, — dit madame Raymond.

— Oh ! madame la marquise, — ajouta M. de Sainte-Marie en riant, — je vais fort

vous étonner, ainsi que M. le marquis et M. Duplessis.

— Vraiment, — reprit madame Raymond d'un air protecteur. — Eh bien!.. voyons, étonnez-nous, monsieur le préfet... étonnez-nous...

— Je n'ai pas besoin de vous déclarer, mon cher monsieur Duplessis, — me dit le préfet, — que vous êtes, par votre position, par vos antécédents, par votre royalisme notoire, au-dessus de tout soupçon.

— Je le crois, mon cher monsieur de Sainte-Marie.

— Eh bien! pourtant, dans l'excès de ce zèle. . que madame la marquise a daigné remarquer, et dont, j'ose à peine l'espérer, elle aura peut-être occasion de parler au *pavillon Marsan*, lorsque j'ai appris, à Chambly, que vous étiez allé le soir... chercher des étrangers....

— Ah! ah! ah! — s'écria madame Raymond avec un éclat de rire si franc, si naturel, que j'en restai confondu; — ah! ah! marquis, entendez-vous M. le préfet... il nous prenait pour ses conspirateurs...

— Et il a eu raison, — reprit Charpentier de sa voix rude; — je l'approuve fort, moi, M. le préfet!

— Comment! marquis? — dit madame Raymond en paraissant difficilement surmonter son envie de rire, — M. le préfet avait raison de... nous prendre pour les conspirateurs qu'il cherche?

— Non, marquise, — répondit Charpentier, — mais monsieur avait parfaitement raison de vouloir vérifier ses soupçons... Si le pouvoir avait partout des agents aussi actifs, aussi énergiques que monsieur, nous ne verrions pas l'hydre révolutionnaire relever sans cesse la tête. — Et Charpentier, secouant rudement la main du préfet, ajouta : — Très bien! monsieur, très bien! Si la marquise vous oubliait dans sa lettre au *pavillon Marsan*, je me charge, moi, de rafraî-

chir la mémoire de ma femme à votre endroit.

— Monsieur le marquis, — reprit le préfet, rêvant déjà sans doute la pairie ou le conseil d'État, — si le dévoument le plus entier au gouvernement du roi, si un dévoûment qui irait jusqu'au sacrifice de la vie... mérite quelque encouragement, j'ose dire que je me montrerai digne des faveurs de Sa Majesté ; quoi qu'il arrive, elle peut compter sur moi, corps et âme. Mais, pour en revenir à la pensée qui m'a amené ici, ce n'était pas positivement des soupçons, monsieur le marquis, — ajouta le préfet. — M. Duplessis est trop connu pour inspirer... des soupçons à propos des personnes qu'il reçoit ; mais enfin

que vous dirai-je? il y a souvent des instincts dont on ne se rend pas compte, et, sans raisonner le motif qui me faisait agir, je me suis dit : en allant à la Riballière porter le signalement de l'homme dangereux que l'on poursuit, je...

— Allons, monsieur le préfet, — dit en riant madame Raymond et interrompant le fonctionnaire, — nous voici à votre merci... Où sont vos gendarmes... où sont vos chaînes?...

— C'est vous, madame la marquise, qui devez enchaîner à vos pieds toutes les personnes qui ont l'honneur de vous approcher, reprit galamment le préfet; — il ne

me reste qu'à prier madame Duplessis de vouloir bien excuser ma visite importune....

Ma femme s'inclina, et je répondis en tendant la main au préfet :

— Il faut, mon cher monsieur de Sainte-Marie, que vous me promettiez de venir dîner ici prochainement, entre royalistes, comme vous voyez ; je tiens d'ailleurs à vous présenter le fils de M. le marquis, le jeune comte de Berteuil, un de mes anciens camarades aux gardes du corps ; comme il relève d'une longue maladie, la route l'a un peu fatigué, et il est resté couché ; mais je tiens à vous faire faire connaissance avec

lui..., et vous verrez qu'en royalisme il justifie le proverbe... : Tel père, tel fils.

— J'accepte de grand cœur votre invitation, mon cher monsieur Duplessis, — me dit le préfet en s'inclinant devant madame Raymond. — Je serai heureux, Madame, de cette occasion de vous offrir de nouveau mes respectueux hommages...

Et, après avoir de nouveau salué mes hôtes, M. de Sainte-Marie sortit ; je l'accompagnai, et il me dit d'un air émerveillé et presque émérillonné :

— Quelle délicieuse femme que cette marquise de Berteuil ! comme elle est grande

dame! Elle cause à ravir, et est jolie comme un ange. Mais ce grand fils dont vous parlez est sans doute son beau-fils; elle doit avoir au plus trente ans?...

— En effet, — répondis-je à tout hasard, pour dérouter tout soupçon, — le comte de Berteuil est le beau-fils... de la marquise... Il me reste, mon cher préfet, à vous prier d'excuser la timidité de ma femme...; elle est très sauvage; mais j'espère qu'à notre prochaine entrevue, elle sera plus en confiance avec vous... Ah çà! fixons le jour?

— Je ne vais pas pouvoir disposer de moi... d'ici à quelques jours...

— Voulez-vous d'aujourd'hui en quinze?

— A merveille... Mais, dites-moi donc, savez-vous que c'est un fier homme que le marquis? Il n'est pas pour les moyens termes, celui-là! Quelle énergie, malgré ses cheveux blancs! Hein! comme c'est bien là le type du vieux gentilhomme vendéen!...

— N'est-ce pas! et sa femme... le type de la marquise! de la grande dame!

— Il paraît qu'elle est fort bien en cour?...

— Elle jouit d'un énorme crédit au pavillon Marsan, mon cher préfet, et je crois que

tôt ou tard vous en saurez quelque chose; quand la marquise se met à protéger quelqu'un, elle protége... à outrance!

— Voyez un peu, mon cher monsieur Duplessis, quelle bonne fortune m'a conduit chez vous! Le crédit de madame de Berteuil ne m'étonne pas; une grande naissance, infiniment d'esprit, et si séduisante... Elle doit tourner toutes les têtes...

— Oui, mais malheur aux têtes tournées...; la marquise est la vertu même.

— Quelle femme accomplie!

— Eh bien! mon cher préfet, vous pour-

rez d'aujourd'hui en quinze lui faire votre cour, ce me sera un motif de plus de compter sur votre exactitude.

— Je n'ai pas besoin de ce motif-là, mon cher monsieur Duplessis ; mais enfin abondance de biens ne nuit pas... Adieu donc; et lisez attentivement le signalement en question. Je compte sur votre zèle pour la bonne cause ; faites, s'il le faut, copier ce signalement et le distribuer dans vos métairies... Prévenez vos fermiers ; qu'ils vous donnent avis de tous les vagabonds qui se présenteraient chez eux. J'ai, d'ailleurs, donné des ordres aux brigadiers de gendarmerie qui parcourent les campagnes, et j'ai pris sur moi de promettre 1,000 francs à qui livrerait no-

tre homme. L'intérêt est un excellent stimulant, et quoique cette mise a prix soit un peu extra-légale..., je prends tout sur moi.

— Et vous avez raison, cher préfet. Ah ça! vous croyez donc positivement que cet homme dangereux s'est dirigé de ce côté?

— Il y a différentes versions; l'une dit qu'il a fui avec des complices; l'autre version, et c'est la plus probable, car l'on ne m'a envoyé que le signalement de ce scélérat, dit qu'il a fui seul.

— Ah! il aurait des complices?

— Entre autres, dit-on, sa mère.

— Une femme ! dans un pareil complot ? Allons, cher préfet, c'est impossible.

— Ce n'est pas, si vous voulez, une femme; car la vieille mégère dont il s'agit doit être une de ces abominables tricoteuses de 93. Mais nos filets sont bien tendus ; tous mes collègues ont dû recevoir les mêmes instructions que moi ; les recherches les plus actives ont été ordonnées , elles sont en voie d'exécution, et il est impossible qu'elles n'aboutissent pas à cette importante capture... Au revoir donc , mon cher monsieur Duplessis.

IX

IX

Je reconduisis le préfet jusqu'à sa voiture; lorsque je le vis s'éloigner avec son escorte, je retournai promptement dans le salon; lorsque j'y entrai, madame Raymond replaçait sur la table le signalement de son fils, qu'elle venait de lire avec Charpentier.

Dès qu'elle m'aperçut, madame Raymond, dont les yeux devinrent légèrement humides, me dit à demi-voix :

— Ah ! maintenant, j'ai besoin d'aller embrasser mon fils.

Puis, s'adressant à Albine :

— A bientôt, madame... ; j'ai à cœur de vous prouver que M. de Berteuil n'est pas si terrible homme qu'il en a l'air... Et au besoin M. Duplessis me viendra en aide pour cette réhabilitation.

Et madame Raymond sortit avec Charpentier.

Resté seul avec Albine, qui paraissait profondément attristée, je lui dis :

— Qu'avez-vous, ma chère amie ?

— Vous me le demandez ? — reprit-elle. — Croyez-vous qu'il me soit agréable de me trouver journellement avec votre féroce marquis... Cet homme qui ne parle que de fusiller, que d'exterminer les gens ! Il me fait horreur ! En l'entendant, j'étais si saisie que je ne pouvais prononcer un mot... Et cette madame de Berteuil, qui ose dire, d'un ton mielleux, qu'au fond son mari est un excellent homme !

— Elle dit vrai, ma chère amie, car il

faut faire la part des passions politiques ; mais que pensez-vous de la marquise ?

— Je ne sais... du reste, elle parle beaucoup et très bien... ; mais elle a quelque chose de fier, de protecteur qui m'est désagréable; une si grande dame doit bien mépriser une pauvre bourgeoise comme moi. Aussi vous me rendrez service en m'obligeant le moins possible à tenir compagnie à vos amis.

— Nous reviendrons sur ce sujet, ma chère amie. Ne vous hâtez pas de juger les gens sur l'apparence... Mais j'ai quelques affaires à régler avec mon régisseur ; permettez que je vous laisse.

Et je quittai ma femme.

J'avais besoin d'être seul pour penser à madame Raymond en toute liberté, pour me rappeler tous les incidents de cette scène où elle avait montré tant de courage, de présence d'esprit, de grâce et de finesse. Lorsque je pense que ces apparences de légèreté presqu'enjouées cachaient les terribles anxiétés d'une mère tremblante pour la vie de son fils ; quand je me rappelle ces mots simples et touchants dits par elle les larmes aux yeux, après avoir si merveilleusement conjuré le péril : « *Ah! maintenant, j'ai besoin d'embrasser mon fils*, » je ne sais qu'admirer le plus, ou du cœur ou de l'esprit de cette adorable femme.

Et quand je la compare à Albine, qui jamais ne s'est montrée plus nulle, plus gauche, j'éprouve des ressentiments d'une amertume inexprimable.

. . . .

— Oh! quel abîme!... que faire... que devenir... que résoudre?

Continuons le récit de cette journée.

Deux ou trois heures après le départ de M. de Sainte-Marie, j'ai su par madame Raymond que Jean se trouvait mieux, et qu'il désirait me voir.

— Ne le faites pas trop parler, — me dit sa mère, — ménagez-le ; car en apprenant ce matin, par moi, la visite du préfet, son émotion a été profonde, non à cause du danger dont il a été menacé, vous connaissez Jean, mais il a craint pour moi et pour M. Charpentier.

Je me rendis auprès de Raymond, je le retrouvai couché.

Dès qu'il m'aperçut, il me tendit sa main amaigrie et blanche.

— Assieds-toi là, bon Fernand, — me dit-il en me montrant un siége auprès de son lit. — J'ai tant de choses à te dire !

— Jean, ta mère... m'a recommandé de te ménager.

— Sois tranquille ; je te dirai beaucoup en peu de mots. — Puis il ajouta : — Je ne croyais pas que notre présence chez toi dût te causer si tôt des alarmes. Ce matin... ton préfet est venu ?

— Grâce à Dieu... le courage, l'admirable présence d'esprit de ta mère et de M. Charpentier, ont éloigné le péril ; ça aura été, je l'espère, un mal pour un bien. Maintenant tu peux rester ici en toute sécurité.

— Dis, Fernand... quelle femme que ma

mère; je te parlais autrefois de sa résolution, de son sang-froid, tu l'as vue à l'œuvre.

— Pour l'admirer... et moi aussi, comme autrefois, je te dirai: Tu es bien heureux d'avoir une mère telle que la tienne.

— Oh! ma mère! s'écria Jean avec exaltation, — ma mère! c'est ma vie, c'est ma force! c'est ma conscience! c'est ma religion! enfin, c'est tout pour moi! Mais parlons de toi. Charpentier t'a dit tout ce qui peut t'intéresser dans cette malheureuse affaire. Nous sommes vaincus, non découragés... De meilleurs jours, prochains peut-être, viendront pour nous.

— Un mot encore sur le passé, mon cher Jean ; lorsque j'ai revu notre pauvre Hyacinthe, je me suis informé de ce que tu avais fait depuis notre sortie du collège ; il m'a paru se tenir sur la réserve... je n'ai pas insisté... Mais aujourd'hui.

Jean m'interrompit et me dit tristement :

— A propos d'Hyacinthe... tu l'as vu s'éteindre... toi ?

— Hélas ! oui...

— Pauvre ami... il était d'une santé si

frêle... ; il ne vivait que par le cœur, et c'est une maladie de cœur qui a dû l'emporter! A quoi a-t-on attribué sa mort?.. Tu conçois que lorsque j'ai appris ce malheur par une lettre de sa femme, je n'ai pas osé, en lui répondant, demander aucun détail.

— Les médecins ont attribué sa mort aux suites d'une assez longue maladie, dont il était convalescent depuis un mois. Mais tiens, Jean, ce souvenir m'affecte comme toi ; éloignons-le, de grâce. Je te disais que notre ami s'était tenu sur la réserve lorsque je lui ai demandé ce que tu faisais depuis ta sortie du collége.

— Comme au collége... je conspirais, Fer-

nand; c'est ce qu'Hyacinthe a cru devoir te cacher.

— Mais ta vocation industrielle;

— Je l'ai toujours suivie; j'étais dernièrement encore directeur d'une grande usine... ayant deux succursales en province; ma position me mettait journellement en rapport avec des ouvriers; ils m'aimaient parce que je les aimais, parce que je comprenais leurs besoins, leurs droits, leurs espérances... aussi... le moment venu, ils auraient été... ils seront les plus intrépides soldats de la liberté...

— Jean, tes yeux brillent, tes joues s'ani-

ment! Ta mère m'a recommandé de t'épargner toute émotion vive... Assez sur ce sujet... Tu m'as tenu parole... ; tu m'as dit beaucoup en peu de mots... Je comprends maintenant, et ta vocation, et ta vie passée...

— Et ta vie, à toi, Fernand? combien elle doit être heureuse! Revenu des vanités du monde, tu habites une délicieuse retraite avec une femme accomplie... et que l'on dit charmante...

— Charmante... C'est peut-être exagéré, mais elle est agréable. Tu la verras, d'ailleurs.

— Je l'espère, et d'après tout le bien que

ma mère et moi nous savons d'elle, ma sympathie lui est d'avance acquise, je te le jure.

— Ah ça ! et toi ; tu n'as jamais songé à te marier ?

— Ne suis-je pas marié !

— Comment ?

— Et ma mère ?

— Toujours beaucoup de choses en peu de mots, mon cher Jean ; je conçois... le plus heureux des ménages ne t'offrirait pas le bonheur intime que tu trouves auprès de ta mère.

— Cela t'étonne ?

— Non pas... ; mais ton idolâtrie pour ta mère... a dû faire tort à tes maîtresses... hein ! Jean ?

— Ma foi non.

— Vraiment ?

— Entre nous, Fernand, je n'ai jamais recherché de liaisons de cœur.

— Tu t'es contenté de plaisirs faciles ?

— Oh ! tout ce qu'il y a de plus facile, mon cher Fernand ; un amour sérieux engage, et

il n'est dans ma nature de tromper personne... J'offre ce que je peux, l'on me donne ce qu'on veut.

— C'est singulier...; avec le côté exalté, presque héroïque de ton caractère... tu n'as jamais senti le besoin d'un amour sérieux?

— Jamais... car je te l'ai dit, mon amour pour ma mère remplit mon cœur. Et puis, vois-tu, Fernand... quand on a la passion de la liberté comme je l'ai... quand on s'est voué, tête et bras, âme et corps, au triomphe d'une idée... on n'a ni le désir ni le temps de s'occuper d'amourettes.

— Ah! mon pauvre Jean, tu n'auras peut-

être, selon le proverbe, reculé... que pour mieux... sauter. Dis donc, si un beau matin... tu allais te réveiller bel et bien amoureux fou...

— Allons donc !

— Hum, hum, tu t'engages trop.

— Après cela, mon pauvre Fernand... si tu tiens... absolument à ce qu'un jour je devienne amoureux...

— Moi ? je n'y tiens pas du tout... ; au contraire.

— Comment !.. au contraire...

— Oui, au contraire... car Dieu me préserve, mon pauvre Jean, de te voir tomber dans un pareil guépier... Ah ! si tu savais les ennuis, les embarras, les chagrins de ce qu'on appelle une liaison de cœur... un amour sérieux. Souvent ! trop souvent j'ai passé par là... Aussi, crois-moi, persévère dans ta résolution... Garde toujours ton admirable mère pour ton cœur... et de faciles amours pour le plaisir.

— Ainsi ai-je toujours fait... et ferai-je toujours, j'en suis certain, quoique, après tout, personne ne puisse, comme tu le dis avec raison, répondre de l'avenir.

— Oh ! toi, avec ton caractère de fer, ton

exaltation politique, et ta juste idolâtrie pour ta mère... tu peux, mieux que personne, répondre de l'avenir... Eh bien ! quoi? qu'est-ce qui te fait sourire?..

— Tout à l'heure je me défendais comme un diable de devoir jamais être amoureux; tu insistais en me disant qu'il ne faut jurer de rien ; et voilà qu'à cette heure, tu jures pour moi que je n'aimerai jamais... Tiens, Fernand, tu me rajeunis de dix ans... avec tes contradictions...

— C'est vrai, pourtant, mon pauvre Jean ; j'ai comme cela, parfois, des retours de première jeunesse.

— Du reste, je crois ton dernier jugement plus sûr que le premier.

— A savoir que tu ne seras jamais amoureux?

— Oui... car j'ai été éprouvé à ce sujet.

— Toi, Jean?

— Ce que tu appelles l'amour sérieux, n'est-ce pas, autant qu'un sauvage comme moi peut parler de ces choses, l'amour sérieux inspiré à la fois par le caractère et par la beauté?

— Généralement.

— Or, j'ai vécu pendant longtemps dans l'intimité d'une des plus jolies femmes que l'on puisse voir ; elle joignait à sa beauté un caractère original qui me plaisait beaucoup ; cependant, je ne suis pas devenu le moins du monde amoureux, et cependant il y avait de quoi le devenir, tu l'avoueras... car tu la connais cette personne.

— Qui est-ce donc ?

— La femme de ce pauvre Hyacinthe.

— Elle !

— Oui...

— Tu n'en es jamais devenu amoureux?

— Jamais! Cela t'étonne?

— Non, car il y avait une excellente raison pour que tu n'en devinses pas amoureux.

— Quelle raison, Fernand?

— Comment?... mais c'était la femme d'Hyacinthe.

— Eh bien?

— Tu dis : Eh bien?

— D'où vient ta surprise ?

— Tu me le demandes ? Admis dans l'intimité d'Hyacinthe... dans son foyer... Songes-y donc, Jean ! dans son foyer domestique... enfin, dans le sanctuaire de sa famille...

— Après ?

— Tu aurais osé devenir amoureux de sa femme ?

— Pourquoi pas ?

— Jean... je ne te reconnais plus.

— Et moi, mon bon Fernand, je ne te comprends pas avec ton air ébahi.

— N'ai-je pas droit de l'être en t'entendant parler ainsi ? toi, Jean ; toi, l'honneur même ; toi, la loyauté en personne ; toi, élevé par une mère comme la tienne... une femme des temps antiques?

— Où diable veux-tu en venir ?

— Non, je ne croirai jamais que tu aies été capable de trahir indignement l'amitié, la confiance d'Hyacinthe.

— Le trahir... en devenant amoureux de sa femme ?

— Quoi ! n'aurait-ce pas été le trahir, le trahir de la manière la plus indigne ?

— Ah ça, mon bon Fernand, entendons-nous, tu me disais tóut-à-l'heure : Il ne faut jurer de rien, l'amour vient malgré nous, sans qu'on y pense. M'as-tu dit cela ?

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de mais ; m'as-tu dit cela ?

— Sans doute.

— Alors, en quoi aurais-je trahi l'amitié

d'Hyacinthe en devenant, malgré moi, amoureux de sa femme? Est-ce que j'ai besoin de te dire que, si cet amour fût devenu ce que l'on appelle dans les romans *une passion irrésistible,* je me serais brûlé la cervelle plutôt que de dire un mot d'amour à la femme de notre ami?

— Ah! Jean, à la bonne heure! je te reconnais là! C'est que je suis certain que tu le ferais comme tu le dis! Brave et digne ami, tu aurais dû naître au temps de Sparte!

—Merci de ton vœu, mon bon Fernand,— me dit Raymond en riant, — je préfère être né de ce temps-ci et t'avoir connu à Sainte-Barbe; mais rassure-toi, jamais je ne devien-

drai amoureux malgré moi, et je n'aurai pas à me brûler la cervelle.

— Evidemment, car, dire que l'on devient amoureux malgré soi, c'est une manière de parler, c'est une exagération ! Ne dirait-on pas que l'amour vous frappe comme un boulet de canon.

— Je n'en sais, ma foi, rien du tout, mon bon Fernand ; je ne m'y connais pas ; mais tu as dit, et j'avais entendu déjà dire que l'amour était parfois soudain, irrésistible.

— Eh ! oui, dans les romans ! Mais, erreurs, chimères que tout cela !... C'est à l'aide de pareils prétextes que l'on colore les plus

indignes débordements. Après tout, l'on peut ce qu'on veut : ainsi, par exemple, toi, mon brave Jean..., toi qui as une volonté de fer, une force de caractère incroyable, tu aurais pu, j'en suis certain, t'empêcher de devenir amoureux de la femme d'Hyacinthe, si tu avais senti ce sentiment te gagner...

— Très probablement, mon bon Fernand, quoique je ne puisse te rien affirmer là-dessus, n'ayant, je te l'ai dit, jamais été amoureux de la femme de notre ami. Que veux-tu? il est des sentiments auxquels je suis absolument étranger, j'en parle comme un aveugle des couleurs. Ainsi est-il de l'amour sérieux et de ses conséquences obligées, fidélité, jalousie, etc., etc.

— Tu ne serais pas jaloux?

— Je ne l'ai jamais été...

— Au fait, c'est tout simple, avec tes amours faciles... Mais avec une maîtresse à qui tu aurais tenu?

— Il me semble que je me serais dit, de deux choses l'une : ou ma maîtresse m'aime encore, et je suis fou d'être jaloux ; ou elle ne m'aime plus... ; alors à quoi bon être jaloux?

— A quoi bon! à quoi bon? est-ce qu'on est maître de cela?

— C'est donc comme l'amour ?

— C'est cent fois pis, car l'amour-propre est en jeu.

— L'amour-propre de quoi, Fernand ?

—Parbleu ! la rage de se voir délaissé pour un rival.

— Mais en quoi votre jalousie empêche-t-elle que vous soyez délaissé ?

— Cela n'empêche rien ; mais la jalousie

ne raisonne pas, c'est un sentiment aveugle, furieux, féroce.

— Diable..., je suis très content de ne devoir jamais éprouver ce sentiment-là.

— Tu l'éprouverais tout comme un autre dans de certaines conditions..., Jean ! Si tu étais marié, par exemple...

— Encore une question sur laquelle nous n'allons pas être d'accord, mon bon Fernand, je le crains.

— Pourquoi ?

— Il est entendu qu'aussi peu connaisseur en mariage, qu'en amour sérieux, je parle à l'aventure; mais il me semble que si j'étais marié et que ma femme...

— Et que ta femme t'ait trompé... voyons, tranchons le mot.

— Eh bien! ou j'aurais motivé par ma conduite l'infidélité de ma femme.., et alors je n'aurais rien à dire?

— Rien à dire! Comment rien à dire?

— Laisse-moi donc continuer, Fernand; si, au contraire, je n'avais pas légitimé cette

trahison, alors ma femme se serait conduite comme une misérable, et je n'aurais pour elle que du mépris.

— Mais son complice, son infâme complice ? celui qui t'aurait couvert de ridicule, de honte, d'ignominie...! tu ne voudrais pas à tout prix venger ton honneur dans son sang ?...

— Allons, mon pauvre Fernand, te voilà encore à exagérer..

— Je n'exagère rien... Oh ! non !

— Voyons, pour une raison ou pour une

autre, je rends ma femme malheureuse ; elle prend un amant ; elle a tort, soit ; mais son tort n'excusant pas le mien, ce que j'ai de mieux à faire, ce me semble, c'est d'éviter le scandale qui retomberait autant sur moi que sur ma femme.

— Mais son complice... encore une fois... son infâme complice ?

— Son complice ?... Je ne lui en voudrais pas le moins du monde à ce pauvre garçon, parce qu'il aurait fait comme tant d'autres, comme tu as fait toi-même, charmant scélérat, en mainte occasion sans doute, lorsque tu as eu à consoler des épouses malheureuses et persécutées, car je suppose que c'est

là ce que tu appelles des amours sérieux ?

— Mon cher Jean, nous parlons en général ; il ne s'agit pas de moi... Seulement je prétends que si tu te voyais indignement trompé par une femme que tu chérirais, à laquelle tu n'aurais donné que des preuves de tendresse... tu serais furieux, oui, tu te batrais jusqu'à la mort avec le séducteur de ta femme, l'infâme qui aurait détruit ton bonheur, qui t'aurait déshonoré !

— Déshonoré ! Pardieu non ; je me crois aussi chatouilleux que personne sur le vrai point d'honneur, mais je ne croirai jamais

mon honneur engagé ou seulement effleuré parce qu'une femme que j'aurai crue digne de mon attachement se sera conduite envers moi comme une misérable :

— Tiens, Jean... tu me fais bondir avec ton sang froid, et...

Je ne puis continuer. Madame Raymond entra et me dit en souriant :

— Monsieur Duplessis, je crains qu'un plus long entretien ne fatigue mon fils ; je viens tout simplement pour vous renvoyer...

— Allons, — reprit Jean, — j'y consens,

ma mère, à condition que tu me laisseras me lever un peu ce soir... Il faut du moins que Fernand me présente à sa femme.

— Si tu étais sage..., très sage d'ici à ce soir, — reprit madame Raymond en souriant, — peut-être pourrions-nous consentir à ta demande... Qu'en pensez-vous, monsieur Duplessis?

— Je n'ose pas, Madame, avoir d'avis à ce sujet... Il est facile de voir que Jean a encore la fièvre..., et peut-être ne serait-il pas prudent... à lui de se lever si tôt?

— Bon... voilà que tu te mets du côté de ma mère..., ingrat ami...

— Prenons un moyen terme, — dit madame Raymond à son fils; — si d'ici à ce soir ta fièvre se calme, je te permettrai de te lever une demi heure après dîner, pour que M. Duplessis puisse te présenter à sa femme...

— Allons, soit, — dit Jean; — je n'ai pas de volonté, vous êtes deux contre moi. Seulement, si je suis condamné à rester au lit, je demande que Fernand vienne me tenir un peu compagnie : c'est une compensation qu'il me doit.

Je promis à Jean de faire ce qu'il me demandait, et je le laissai seul avec sa mère.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Imp. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

